This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

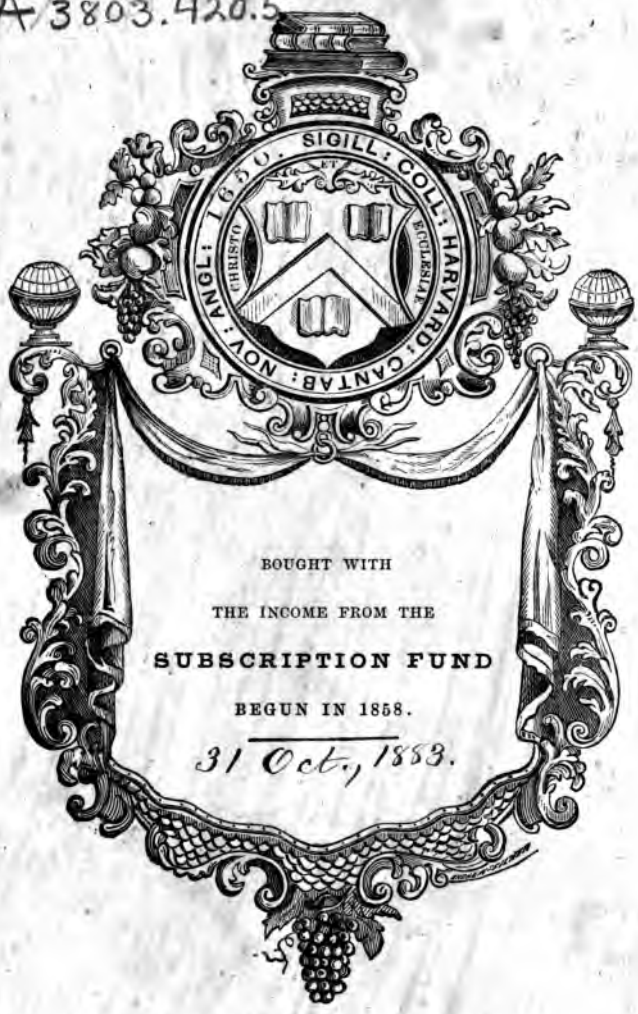
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 3803.420.5



BOUGHT WITH

THE INCOME FROM THE

SUBSCRIPTION FUND

BEGUN IN 1858.

31 Oct., 1883.

DJEMSCHID ET QUETZALCOHUATL

L'HISTOIRE LÉGENDAIRE

DE LA

NOUVELLE ESPAGNE

RAPPROCHÉE DE LA

SOURCE INDO-EUROPÉENNE

ALENÇON
E. DE BROISE, IMPRIMEUR ET LITHOGRAPHE
PLACE D'ARMES

1874

OCT 31 1883
Subscription fund.
III, 1895
SA 3341.23
SA 3803.4

DJEMSCHID ET QUETZALCOHUATL

L'HISTOIRE LÉGENDAIRE

DE LA

NOUVELLE ESPAGNE

RAPPROCHÉE DE LA

SOURCE INDO-EUROPÉENNE

Dans un précédent travail, nous avons étudié le mythe d'Imos comparé à diverses traditions de l'Ancien-Monde. L'on a vu quels motifs nous amènent à soutenir l'identité originelle du héros Tzendale avec le *Yama* Indien, le *Yima* Zoroastrim. Aujourd'hui, nous allons examiner les analogies que présentent dans leur fabuleuse histoire, le *Quetzalcohuatl*, ou plutôt les *Quetzalcohuas* de la tradition Mexicaine avec le persan *Djemschid*, forme postérieure de l'antique *Yima*.

Ce mémoire aura, nous osons l'espérer, pour résultat de faire de plus en plus ressortir l'origine purement Asiatique des principaux mythes et, sans doute aussi, des civilisations du Nouveau-Monde. Il est temps enfin que l'attention du public

savant cesse de se concentrer exclusivement sur l'Orient ou l'antiquité classique et que l'Amérique obtienne enfin la place qui lui est due dans les annales et les souvenirs historiques du genre humain.

Commençons par résumer en quelques pages ce que le poëte Firdousi nous apprend au sujet de ce *Djemschid*, considéré par les Persans d'une époque plus récente, non point comme le premier des mortels, mais bien comme le plus glorieux et le plus puissant de leurs antiques souverains, et surtout comme le modèle des inventeurs.

Ce fut lui, nous dit-on (1), qui enseigna aux hommes à fabriquer toutes sortes d'armes, à se tisser des étoffes de soie, de lin et de riche brocart. Son règne, qui dura trois siècles, fut pour la Perse, un véritable âge d'or. Pendant tout ce laps de temps, les hommes cessèrent d'y être sujets à la mort. Législateur consommé, *Djemschid* organisa la hiérarchie sociale. A la tête de la nation, il plaça la caste des *Amausian* qui étaient des prêtres ou des docteurs.

Grâce à l'empire qu'il exerçait, aussi bien que le *Salomon* des traditions Musulmanes, sur les *Diws* ou mauvais génies, le grand monarque força ceux-ci à mêler ensemble la terre et l'eau pour fabriquer des briques. Firdousi lui attribue également un art tout particulier pour découvrir les minéraux précieux, qu'il séparait des autres pierres, grâce à ses connaissances en magie. Il avait forcé les *Diws* à lui construire un trône tout incrusté de joyaux que ces génies élevèrent de terre jusqu'à la voûte céleste. Cependant, les soins de son gouvernement n'éteignirent pas chez *Djemschid* le goût des lointains voyages, et nous le voyons employer 56 années de sa vie à visiter les pays étrangers.

(1) Le *Livre des Rois* (*Schah-Nameh*) par Abou'l Kasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl; t. Ier; livre IV (*Djemschid*), p. 49 et suiv. — Paris, 1838.

Néanmoins, toute cette félicité devait avoir un terme, et l'auteur du *Schah-Nameh* entre à ce propos, dans de longues digressions sur l'instabilité des choses humaines. Enflé par la prospérité, le cœur du roi se laissa aller à l'orgueil. Bientôt il prétendit se faire *adorer comme un Dieu*. Aussitôt, la grâce céleste l'abandonna et lorsque, faisant un retour sur lui même, il voulut implorer le pardon de son crime, le temps de la miséricorde était à tout jamais passé. Afin de châtier le prévaricateur, le Tout-Puissant venait de susciter le chef arabe *Zohak* (1).

Ce dernier n'est lui-même qu'une forme rajeunie du *Aji Dahâka* ou serpent terrible des Mazdéens, du *Ahi* des Indous (2). Emblème, sous ces deux noms, du nuage noir qui retient les eaux célestes et les empêche de venir féconder la terre, il ne joue plus, dans le *Schah-Nameh*, qu'un rôle absolument anthropomorphique. Sur les conseils d'*Iblis*, c'est-à-dire du diable en personne, *Zohak* ne tarde pas à faire périr son père, en le précipitant dans une fosse, puis s'empare des États de *Djemschid*, sans que ce prince lui puisse opposer une résistance sérieuse.

A peine en possession du souverain pouvoir, l'usurpateur continue le cours de ses forfaits. Il fait mettre à mort *Djemschid* qui s'était enfui jusque sur les rivages de la mer de Chine et contraint les deux filles du malheureux monarque, célèbres par leurs grâces et leur beauté, à devenir ses maîtresses. Toutefois, le Très-Haut, après avoir si sévèrement châtié *Djemschid* ne pouvait laisser passer impunie la conduite de son meurtrier.

Voici de quelle façon s'accomplirent les destins de *Zohak*. En ce temps là, les hommes ne vivaient que de végétaux. Ils n'avaient point encore cherché, dans l'immolation d'innocents animaux, un moyen de satisfaire leur appétit. Desireux de

(1) Le *Livre des Rois*, chap. V (Zohak), p. 60 et suiv.

(2) *Hercule et Cacus, étude de mythologie comparée*, par M. Michel Bréal; chap. VII; p. 130 — Paris, 1863.

pousser le tyran à de nouveaux crimes, *Iblis* s'efforça de gagner la confiance de *Zohak* en flattant sa sensualité. Il se présenta à lui en qualité de cuisinier, et ses services une fois agréés, il lui servit d'abord un jaune d'œuf. Le lendemain, *Zohak* goûta d'un plat composé de perdrix et de faisans, Le jour d'après, *Iblis* lui fit accepter un ragoût de viande d'agneau et d'oiseaux. Cela fait, le diable demanda au chef nomade, en récompense de ses bons et loyaux services, la permission de le baiser entre les deux épaules. *Zohak* qui ne se défiait de rien, y consentit sans difficulté. Mais aussitôt sortirent de la partie de son corps qu'avaient effleurées les lèvres d'*Iblis*, deux Serpents noirs qui lui causaient d'affreuses souffrances. En vain, *Zohak* se les fit couper à ras du dos. Les monstres reparurent à l'instant. Après avoir inutilement épuisé l'art de la médecine, le tyran se décida, suivant le conseil qui lui en avait été donné, à nourrir les serpents de cervelles humaines. Il espérait par là, les faire mourir, ou, du moins, se procurer à lui-même quelque soulagement.

Deux jeunes gens, condamnés à servir de pâture aux reptiles, parvinrent à s'échapper, et, arrivés dans les régions occidentales, donnèrent naissance à la nation des *Kurdes*. Ils avaient pour père le forgeron *Kavek*, lequel levant contre le tyran l'étendard de la révolte, employa son tablier, en guise de signe de ralliement.

Alors apparaît *Féridoun* (1), prince de l'ancienne famille régnante et dont le propre père avait péri victime de la cruauté du tyran. Destiné lui-même à être la pature des serpents, il échappe, par la fuite, au sort qui le menaçait et mène longtemps une vie errante. Enfin, les circonstances étant devenues plus favorables, il lève une armée. Assisté de ses deux frères, il défait l'armée de *Zohak* et enferme ce dernier dans une caverne du mont *Damavend*.

(1) Le *Livre des Rois*; chap. VI, *Féridoun*, p. 81 et suiv.

Que cette légende ait servi de prototype à celle ou plutôt à celles du Mexicain *Quetzalcohuatl*, c'est ce qui, pensons-nous, ne saurait faire l'objet d'un doute. Le rôle assigné à *Djemschid* comme l'inventeur de la fabrication des armes et du tissage des étoffes est bien celui d'un civilisateur.

De son côté, le premier des *Quetzalcohuas* (1) nous est représenté allant à la découverte des plantes alimentaires, et spécialement du maïs qu'il trouve enfin dans le *Tonacatepetl*, litt. «*Montagne de notre subsistance*», terme sous lequel le codex Chimalpopoca semble désigner les régions arrosées par le Tabasco et l'Uzumacinta. Ce serait également le même prince qui aurait enseigné aux peuples de la Nouvelle-Espagne l'art de travailler les métaux (2).

La ressemblance serait plus grande encore avec le second des *Quetzalcohuatl*, le fils de *Totépeuh Nonohualcatl* identifié après sa mort avec *Camaxtli* (3). Il nous est représenté abordant à Panuco, accompagné d'une nombreuse suite de savants, d'artistes, architectes, peintres, astronomes, musiciens, joailliers, etc., etc. (4).

Le héros Persan répartit la population de ses États en plusieurs classes, dont la première fut celle des *Amausian*, prêtres ou docteurs, et la seconde, celle des *Narousian* ou guerriers. Ici se fait sentir l'influence des idées Indoues. On sait que, chez les riverains du Gange, la caste sacerdotale est considérée comme la plus élevée de toutes; ensuite arrivent les *Kchattriyas* ou guerriers. Quant à la troisième des castes

(1) *Manuscrit Cakchiquel*, d'après l'*Histoire des nations civilisées du Mexique*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg; t. Ier; liv. Ier; chap. IVe; p. 115 et *pièce justificative*; n° 2; p. 428 et 429 — Paris, 1857.

(2) Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. IIe, liv. VIe, cap. XXIV; p. 48. Madrid, 1723.

(3) Torquemada, *Monarquia Indiana*; liv. X; cap. XXXI; p. 290.

(4) *Ibid*; liv. IIIe; cap. VII; p, 254 et 255.

indiquées par la loi de *Manou*, celle des *Vaiscyas*, commerçants et agriculteurs, elle paraît, depuis longtemps, ne plus guère exister que de nom. Les membres qui la composent se sont, il y a bien des siècles de cela, fondus avec les *Soudras*, classe servile et composée primitivement d'aborigènes, n'appartenant nullement à la race Arienne. Mais ce système des castes est bien spécial à l'Inde, et s'il est en question dans les légendes de la Perse, jamais, du moins, il ne s'implanta sur le territoire Iranien.

En tout cas, cette expression « *Amausian* » n'a point d'étymologie connue dans les idiomes Ariens de la Perse. C'est, sans doute, un terme pris par Firdousi à quelque dialecte d'origine Scythique ou Touranienne. Mais un fait bien remarquable et dont nous n'avons point besoin de faire ressortir l'importance, c'est que le nom même de ces *Amausian* semble se retrouver dans celui des *Amoxoaques* litt. « ceux *du livre* », de *Amoxtli*, livre, sages ou devins qui dirigèrent la première migration des *Nahoas* orientaux (1). Ce fut même à quatre d'entre eux que se trouva confiée l'administration du royaume, lorsque le héros mexicain, quittant ses états, s'en fut retourné aux lieux dont il était parti. Enfin, il serait difficile de contester la parenté des *Amausian* Iraniens et des *Amoxoaques* du Mexique avec les *Amautas* Péruviens, espèces de sages ou philosophes, qui ne doivent point être confondus avec les membres du sacerdoce proprement dit (2).

Si *Djemschid* oblige les mauvais génies à lui façonner des briques, nous aurons à reparler, tout-à-l'heure, de la pyramide en briques crues érigée par *Xelhua*, le compagnon de *Quetzalcohuatl*, ainsi que de la partie de la légende de ce dernier per-

(1) *Hist. de las Cosas de Nueva Espana* de Sahagun ; T. II ; lib. X ; cap. 29 ; p. 139.

(2) *Commentarios reales escritos* por el Inca Garcilaso de la Vega ; cap. 2 ; p. 34. (Madrid, 1723).

sonnage, nous rappelant soit l'histoire de *Noë*, soit l'histoire de la tour de Babel.

Firdousi, on se le rappelle, attribue à *Djemschid*, l'art de découvrir les métaux précieux, cachés dans les entrailles de la terre, et nous avons vu la description du trône merveilleux sur lequel siégeait le prince Persan. Les *Toltèques*, sujets de *Quetzalcohuatl* n'étaient guère moins forts, en fait de connaissances minéralogiques. Pour découvrir les richesses souterraines, ils avaient recours à certains procédés sentant, eux aussi, quelque peu la sorcellerie (1). Ils se levaient de grand matin et, prenant place sur un endroit élevé, attendaient, le visage tourné vers l'Orient, que le soleil se montrât. A ce moment, ils observaient avec un soin extrême les lieux environnants. En effet, avant que le soleil n'eût achevé de se montrer à l'horizon, une légère vapeur s'élevait des lieux humides ou même simplement mouillés, là où le sol recélait les précieuses substances. L'on vante d'ailleurs l'habileté des *Toltèques* à extraire et travailler l'or, l'argent, le cuivre, etc. Inutile de rappeler ici la magnificence des quatre palais élevés par *Quetzalcohuatl* (2). Les marbres les plus précieux, le jaspe, le porphyre s'y étalaient à profusion. Auprès d'eux s'élevaient également quatre temples dits *des Emeraudes, de l'Or, des Coquillages* et *des Turquoises*. On le voit, les *Nahoas* ne paraissent avoir conservé qu'un souvenir confus du trône de *Djemschid*. C'est que chez les peuples d'Orient, la magnificence royale éclatait surtout dans celle du siége destiné au souverain, tandis que chez les Américains, comme en Egypte, le monarque cherchait surtout à en imposer à l'esprit de la nation par la beauté de sa demeure ou celle des temples qu'il élevait aux diverses divinités. Nous verrons, au reste, dans un autre travail que le choix même des ornements affectés aux

(1) *Hist. de las osas de Nueva Espana* de Sahagun; T. III; Lib. X; cap. 29; p. 110.

(2) *Ibid.* p. 107.

quatre temples en question semble se rattacher à certaines notions sur la symbolique des couleurs affectées aux points de l'horizon.

En tout cas, les récits concernant le siége royal de *Djemschid*, durent, ainsi que quelques autres particularités de la légende Iranienne, pénétrer jusque dans l'Inde. Voilà sans doute pourquoi les écrivains de ce pays nous représentent le prince *Vikramâditya*, (1), dont ils font une sorte de demi-dieu, patron des poëtes, assis sur un trône magnifique que soutenaient 32 *Apsârasas* ou danseuses célestes.

Mais, puisque nous en sommes sur le chapitre des emprunts faits par l'Inde à la Perse, rappelons la version de l'histoire de *Zohak* et d'*Iblis*, telle qu'elle se conserve, aujourd'hui encore, chez les habitants du district de *Lûdiana*. Ce pays fait partie du Penjab. Il est borné, à l'est, par le district d'*Ambala ;* à l'ouest, par celui de *Firozpùr ;* au sud, par celui de *Patiàlà* et quelques autres territoires ; au nord, enfin, par le territoire de *Jàlundhar* dont il se trouve, en partie, séparé par le Suttledje (2). Voici donc ce que rapporte la légende indigène : Jadis régnait dans la cité aujourd'hui ruinée de *Sunet*, un monarque du nom de *Ràja Manj Gond* ou *Panwàr* qui traitait ses sujets avec la plus grande cruauté.

Ce prince était affligé d'un ulcère. Dans la persuasion que l'emploi de la chair humaine le pourrait soulager, il ordonna que chaque maison lui fournît, suivant que l'occasion l'exigerait, une victime humaine

Un jour, ce fut au tour de la veuve d'un Brahme, qui n'avait qu'un fils unique, âgé de 10 ans environ. Les nains envoyés par le tyran, allaient se saisir de ce petit malheureux, lorsque

(1) *The journal of the royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*; London, 1869. (*On Indian Chronology* by M. James Fergusson ; p. 99.)

(2) *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, (*the district of Lûdiana* by M. T. W. Talbot, p. 83 et suiv.); part. I ; N° II ; 1869 (Calcutta).

les larmes de la mère émurent de compassion un haut personnage du nom de *Schah Qatb*. Après avoir vainement tenté d'attendrir les satellites, il leur fit serment que nul d'entre eux ne rentrerait dans sa demeure. C'est ce qui eut lieu, en effet. Ils s'apprêtaient à s'en retourner du côté de *Sunet ;* mais la ville, aussi bien que son roi, avaient disparu à leurs yeux. Ce dernier trait pourrait bien faire allusion à un tremblement de terre par lequel cette cité semble effectivement avoir été détruite.

N'y aurait-il pas un souvenir des 50 années de voyages de *Djemschid,* dans le départ de *Quetzalcohuatl,* après la mort de son père, assassiné à *Cuitlahuac,* et son retour à Panuco, plus de 15 ans après ?

Si les sujets du grand monarque Persan jouissent longtemps de la prérogative d'une immortalité au moins relative, ceux de *Quetzalcohuatl* ne sont point gratifiés, il est vrai, d'un privilège aussi exorbitant. Néanmoins, la légende nous les représente vivant au sein de la paix et de l'abondance ; « ses vassaux, nous « dit Sahagun, étaient comblés de richesses, et il ne leur man- « quait rien ; il n'y avait jamais de famine, ni disette de maïs, « et ils n'étaient point réduits à en manger les tiges encore « toutes petites, mais ils s'en servaient comme de bois pour « chauffer les bains (1) ». D'ailleurs, l'immortalité accordée aux Iraniens ne serait-elle point, au fond, l'indice de l'abolition ou de l'absence des sacrifices humains ?

Au contraire, les serpents de *Zohak* qu'il faut nourrir de chair humaine indiqueraient leur fréquence chez les peuplades ennemies de la Perse. Nous découvririons là une nouvelle et remarquable coïncidence entre nos diverses légendes. On sait, en effet, que l'un des grands motifs de la révolte de *Huémac* (2) contre le prophète de Tollan, c'est que ce dernier proscrivait,

(1) Sahagun. *Relacion de las Cosas de Nueva Espana ;* lib. III ; cap. 3e ; p. 213 et 214.

(2) Torquemada, *Monarq. Indiana* ; lib VII ; cap. 3e ; p. 256.

sous les peines les plus sévères, ces abominables sacrifices, tandis qu'ils jouaient un rôle considérable dans les cérémonies du culte rival. Mais c'est surtout dans le récit des derniers temps de *Djemschid* et de ceux de *Quetzalcohuatl*, qu'éclate l'affinité des deux légendes. Le *Schah Nameh* nous représente le premier de ces deux personnages chassé de son trône par *Zohak* et après plusieurs années de retraite et d'obscurité, reparaissant sur les côtes de la mer de Chine, où le tyran le fait mettre à mort. De même, le monarque *Toltèque* expulsé de sa métropole par *Huémac* ou *Tezcatllpoca* se rend à *Chollulan* où il exerce le pouvoir suprême pendant 20 années. Chassé par le même ennemi, de cette dernière cité, *Quelzalcohuatl* refuse de se défendre ; il part pour le rivage de la mer des Antilles, c'est-à-dire à l'Orient. *Chollulan* est saccagée par un vainqueur sans pitié ni miséricorde. Cependant, le roi *Toltèque*, à peine arrivéà l'embouchure du fleuve *Coatzacualco*, succombe à la fatigue et meurt (1).

Tandis que son corps est consumé sur un bûcher, l'on voit son âme s'envoler du milieu des flammes, sous forme d'un *Quetzal*, aux brillantes couleurs, qui prend sa course vers l'Empyrée, « Car il savait, ajoute le codex Chimalpopoca, où « est le ciel, et c'est au ciel qu'il alla. » Ce dernier détail ne paraît être, après tout, qu'un souvenir du rôle assigné aux oiseaux par une foule de peuples de l'Ancien Continent, comme emblèmes de la vie et de la résurrection. L'on peut se rappeler à ce propos, le Phénix (2) ou *Vennou* des Egyptiens qui se rend d'Arabie en Egypte, tous les 500 ans et qui renaît de ses cendres. Ce qui fait qu'en terme de blason, le Phénix, représenté sur un bûcher, est dit *sur son immortalité* (3). Quoiqu'il

(1) *Codex Chimalpopoca* d'ap. l'*hist. des nat. civil*; t. 1er ; liv. III ; chap. 3e ; p. 311.

(2) *Herodoti historiarum*; lib. II ; cap. 73.

(3) *L'art Héraldique*, par Baron, édit. de Playne ; Chap. XIV ; p 104 ; Paris, 1693.

en soit, la légende de ce fabuleux volatile se répandit dans tout l'Extrême-Orient, d'où vraisemblablement, elle fut portée à la Nouvelle-Espagne. C'est bien lui que nous retrouvons dans l'oiseau *foung* (1) des Chinois, lequel n'apparaît que sous le règne des bons Empereurs.

Mentionnons également, l'aigle que l'on lâchait à Rome, au moment où le feu consumait le corps de l'empereur dont on célébrait l'apothéose. N'obéissait-il pas d'ailleurs à quelque vague réminiscence de ces vieilles superstitions, le soldat Anglais qui, au moment du supplice de Jeanne d'Arc, prétendit avoir vu son âme se dégager des flammes et s'envoler au ciel, sous la forme d'une colombe ?

Dans le récit conservé par *Sahagun*, nous apercevons une confusion entre la partie de la légende qui se rapporte à *Djemschid* et celle qui concerne *Zohak*. C'est, d'après le *Schah-Nameh*, ce dernier personnage qui se laisse aller à la gourmandise. Or *Sahagun* nous représente le prophète de Tollan, trompé par un magicien qui l'enivre et le décide à quitter ses états. Voici, en résumé, ce que nous apprend l'auteur Espagnol :

Trois magiciens du nom de *Vitzilopuchtli, Tlacahuepan* et *Titlahuacan* se liguent afin de perdre *Quelzalcohuatl*. Dans le dernier de ces sorciers, M. l'abbé Brasseur, reconnaît, sans peine, une personnification de *Tezcatlipoca,* l'adversaire du prophète de Tollan. S'étant travesti en vieillard à cheveux blancs, il se présente devant celui-ci, malgré tous les obstacles, et sous prétexte de lui administrer une potion destinée à le guérir de ses infirmités, parvient à l'enivrer. « Or, la potion » que but *Quelzalcohuatl,* nous dit Sahagun, était le vin blanc » *de la terre*, fabriqué du Maguey, qu'on appelle *Teu-metl* » (Agave divin) (2). »

(1) *Chine ou description etc. de ce vaste Empire,* par M. G. Pauthier (de la collection Firmin Didot); t. 1er ; p. 30 (Paris, 1837).

(2) *Historia general de las Cosas de Nueva Espana* par Sahagun ; lib. III; cap. 4 ; p. 245.

D'après *Veytia* et le Codex *Chimalpopoca*, M. l'abbé Brasseur raconte les faits d'une façon un peu différente, mais la ressemblance avec le récit du poëte Persan s'y manifeste toujours clairement (1). *Huémac* II appelé aussi *Atecpanécatl*, ou *Tecpancaltzin*, prince renommé pour sa vertu et sa prudence, et légitime héritier de *Quetzalcohuatl*, occupait le trône de Tollan. *Tezcatlipoca*, qui personnifie le culte sanguinaire de l'ancienne race Mexicaine, entreprend de tendre un piège à ce monarque, pour obtenir l'abrogation de l'antique loi portée par le fils de *Totepeuh*, laquelle interdisait les sacrifices humains. « Faisons, » dit le mauvais génie, de l'*Octli* (vin d'agave) afin qu'il en » boive. Par là, il se perdra et cessera d'être un saint prêtre. » Une femme du nom de *Mayaoël* venait en effet d'inventer cette liqueur enivrante. (2) L'homme qui avait trouvé le moyen d'augmenter la force du breuvage par l'emploi de certaines racines, s'appelait *Pantécatl* (litt. l'habitant de *Panuco*). La région où s'élevait cette cité, passait effectivement pour être peuplée d'une race d'ivrognes. L'essai de la boisson fermentée fut fait dans un grand festin, et l'histoire de l'un des convives, *Cuextecatl*, dont nous parlerons tout à l'heure, ne semble qu'une reproduction de celle de *Noë*. Après quelques difficultés, *Tezcatlipoca* est introduit dans le Palais; il enivre le souverain de Tollan et profite de cette circonstance pour faire immoler quatre victimes. D'après l'écrivain Mexicain *Ixtlilxochitl*, la coupe d'agave aurait été offerte au *Quetzalcohuatl Huémac* par *Quetzalxochitl* (litt. fleur du *Quetzal*), épouse, ou suivant une autre version, fille du seigneur *Papantzin* (3). On lui attribuait même

(1) *Historia antigua de Méjico* par Veytiá ; t. I ; cap. 29 ; p. 262 et suiv. (Méjico, 1836.)

(2) *Codex Chimalpopoca* d'après l'*hist. des nations civilisées* ; t. I; chap. 1 ; p. 341.

(3) *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco* par don Fernando de Alva Ixtlilxochitl, 1re partie (Paris, 1840), t. XII de la collection Ternaux-Compans ; chap. 3 ; p. 17 (voir en note).

la découverte de la liqueur d'agave ; bientôt, le monarque oublieux de tous ses devoirs sacerdotaux, se laisse aller à l'ivrognerie et prend pour sa maîtresse, la belle *Quetzalxochitl*. Il en eut même pour fils, *Topiltzin*, appelé d'abord *Méconetzin*, (litt. l'enfant de l'agave). La proclamation de ce dernier comme héritier du trône excita une révolte générale qui précéda de peu la ruine entière de la monarchie. Cet événement se trouva annoncé par de terribles présages. *Huémac* épouvanté invoque *Tlaloc*, (1) le dieu de la pluie et de la fécondité. « Tu m'as demandé, lui répond la divinité, « en s'offrant à ses yeux, que veux-tu ? » *Huémac* ne témoigne de crainte que pour ses trésors et son luxe ; il supplie *Tlaloc* de les lui conserver. Indigné de tant d'égoïsme et d'orgueil, le dieu punit *Huémac* en frappant ses états d'une sécheresse qui dure *quatre* ou, suivant d'autres, *six* années entières, amenant à sa suite la famine et la révolte. Un grand nombre des partisans du prince de Tollan sont sacrifiés sur les autels de *Tescatlipoca* par une populace en délire. En vain, le monarque coupable essaie de fléchir le ciel par un sincère repentir. Ses crimes avaient lassé la patience divine et il périt dans une grande bataille livrée contre les rebelles. Son fils *Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl* lui succède et l'imite dans sa pénitence après l'avoir imité dans ses crimes. Cette fois, un châtiment plus effroyable encore ne tarde pas à fondre sur l'empire. La dernière heure de la monarchie Toltèque a sonné, et la population désolée par l'invasion des barbares venus du nord, réduite d'ailleurs à quelques centaines d'hommes, émigre dans la direction des quatre points de l'horizon. A peine quelques-uns des anciens habitants restent-ils dans le pays où plus tard, ils essaieront encore de relever l'antique monarchie (2).

(1) *Codex Chimalpopoca*, d'ap. l'*histoire des nations civil;* t. I ; liv. IV ; chap. 2 ; p. 364.

(2) *Hist. des Chichimèques* par Ixtlilxochitl, chap. 3 ; p. 27. — *Hist. des nations civil.;* t. I ; liv. IV ; chap. 3.

Ici encore l'on reconnaît une confusion faite par la légende mexicaine, entre le personnage de *Quetzalcohuatl* et celui de *Tezcatlipoca*. En tant que successeur légitime du fils de *Totepeuh*, et revêtu du sacerdoce qu'il exerce d'abord avec honneur, *Huémac Atecpanecatl* est bien un *Quetzalcohuatl*. Comme son glorieux ancêtre, il succombe sous les efforts de l'ennemi de sa race et de son culte. D'un autre côté, ce nom de *Huémac* sous lequel il est désigné dans l'histoire, lui est commun avec *Tezcatlipoca*. Si nous rapprochons ce récit de celui des Persans, nous reconnaîtrons à quel point les éléments du mythe Iranien se trouvent enchevêtrés. *Huémac II* commence par régner avec gloire et remplit dignement ses devoirs, comme *Djemschid*. Ainsi que ce dernier encore, il est puni de son orgueil et, malgré un tardif repentir, périt de la main des rebelles. Sans doute, l'on ne reproche point au prince Toltèque d'avoir voulu se décerner à lui-même les honneurs divins. Un tel crime, impardonnable aux yeux du rédacteur musulman du *Schah-Nameh*, n'eût pas paru bien grave chez les populations idolâtres de la Nouvelle-Espagne, qui plus d'une fois ont promu leurs chefs aux honneurs de l'apothéose. Ce qui attire sur lui le courroux céleste, c'est d'avoir sacrifié le bien de ses sujets à sa vanité, de ne s'être préoccupé que de la conservation de ses pierreries et de ses richesses.

A d'autres égards, le rôle assigné à *Huémac* est certainement identique à celui que joue *Zohak*. Leur gourmandise est la cause première de la chute des deux héros. Si *Iblis* gagne la confiance du chef Arabe en lui servant des viandes délicatement apprêtées, *Tescatlipoca* pour capter celle du monarque de Tollan, l'énivre avec du vin d'agave. Cette faute a précisément les mêmes conséquences des deux parts. *Zohak* nourrit ses serpents de cervelles humaines et *Huémac* s'oublie au point de permettre l'immolation de captifs sur les autels des Dieux. On reconnaît ici le souvenir d'une lutte religieuse entre deux cultes ri-

vaux, dont l'un proscrivait les sacrifices humains, exigés par l'autre. Enfin l'adultère de *Huémac* avec la belle *Quetzalxochitl*, la part que prend sa sœur, la princesse *Quetzalpetlatl* à ses scènes d'ivresse, le mariage précipité de sa fille avec le plébéien *Tohuéyo* ont leur pendant exact dans le rapt des deux filles du *Djemschid*, commis par *Zohak*. Nul, je pense, ne sera tenté d'attribuer au seul hasard de si nombreuses coïncidences et il faut évidemment reconnaître que les annalistes Mexicains, malgré les altérations qu'ils lui ont fait subir, se sont bel et bien inspirés de la légende Persane.

Il serait superflu, ce nous semble, de continuer le parallèle plus loin. Ce que les Américains racontent de *Tezcatlipoca*, entraînant au crime le roi-pontife de Tollan, qu'est-ce autre chose qu'une répétition de la conduite tenue par *Iblis*, vis-à-vis de *Zohak ?* Dans ces malheureux soustraits à la férocité des serpents et qui deviennent la souche de la race des *Kurdes*, ne reconnaissons-nous point, trait pour trait, *Cuextecatl*, c'est-à-dire le Huaxtèque ou Huastèque, chassé de la salle de festin et allant avec ses vassaux s'établir à Panuco ? L'on sait en effet que les habitants de ce pays jouissaient d'une détestable réputation, qu'on les regardait à la fois, comme de grands ivrognes et de francs libertins (1).

Mais ce n'est point aux seules légendes du *Djemschid* et de *Zohak* que celle de *Quetzalcohuatl* a fait des emprunts. Une parenté, moins étroite, sans doute, mais néanmoins incontestable se découvre entre lui et d'autres divinités ou personnages vénérés chez les peuples de l'Ancien-Monde.

Quetzalcohuatl étant, pour ainsi dire, le principal des Demi-Dieux de la mythologie Mexicaine, rien d'étonnant à ce que l'on se soit plu à lui faire honneur de tous les exploits

(1) *Historia general de las Cosas de N. Espana* par Sahagun ; t. III ; lib. X ; cap. 29, § 12, p. 143.

accomplis par les autres héros dont on avait gardé le souvenir. C'est ainsi que les Phéniciens mirent sur le compte de *Melkarth*, leur Dieu national, les découvertes successivement faites par leurs navigateurs, que les prêtres d'Égypte attribuèrent à leur *Osymandias*, puis à Ramsès ou Sésostris (1), la conquête de tous les pays qui plus tard se trouvèrent soumis à la domination Persane, que nos Trouvères du moyen-âge firent de Charlemagne une sorte d'émule de Godefroy de Bouillon, lui attribuant la délivrance de la Terre-Sainte, où cependant le grand empereur n'a jamais mis le pied.

Et d'abord, commençons par les ressemblances qui éclatent entre l'histoire de *Quetzalcohuatl* et celle de *Bacchus*. Ce dernier fut, comme l'on sait, après la mort de sa mère qui périt enceinte de lui, recueilli dans la cuisse de *Jupiter*, et il n'en sortit que lorsque le temps normal de la gestation se trouva accompli. Cette circonstance valut à *Bacchus*, de la part des Crétois, ainsi que nous l'apprend Euripide, le surnom de *Dithyrambe* (2), (litt. : « qui est sorti deux fois). » D'après quelques auteurs, les *Hyades*, emblêmes de l'élément humide, sont données comme nourrices au jeune Dieu.

Il n'en est pas autrement pour le héros Mexicain. *Chimalman*, l'épouse de *Nonohualcatl* étant morte en lui donnant le jour, on le confia aux soins de sa tante *Cihuacohuatl*, (lit. : « la femme serpent, la femme génie»). En ce sens, il pouvait être réputé avoir deux mères, être né deux fois.

Le récit à nous transmis par Achille Tatius, concernant la découverte du vin par Dionysos, rappelle à plus d'un égard, le récit de Sahagan et celui de Firdousi. Voici en quels termes s'exprime l'écrivain grec : (3)

(1) Taciti *annalium* lib. II; § LX.

(2) *Histoire des religions de la Grèce antique*, par M. Alfred Maury; t. I; chap. VI; p. 500 et suiv. — Paris, 1859.

(3) Achilis Tatii *Leucippe et Clitophon*; lib. II; § II.

« C'était le temps où nul mortel ne connaissait encore l'usage « du vin. Alors, vivait à Tyr, un bouvier si religieux observa- « teur des lois de l'hospitalité, que *Bacchus* se plut un jour à « loger sous son toit. Tous les fruits variés que le soc de la « charrue tire du sein de la terre, le bouvier les offrit; mais « pour boisson, il ne connaissait que l'eau pure dont ses bœufs « s'abreuvaient aussi bien que lui. La vigne n'avait point encore, « en effet, été donnée à l'homme. Le Dieu, touché de la bienveil- « lance de son hôte, lui offrit avec bonté, une coupe pleine « d'une liqueur inconnue et le pressa d'en goûter. Or, le breu- « vage était du vin. Dès que le bouvier l'eût vidée, il se prit à « tressaillir de joie, et dit au Dieu : « D'où vous vient, mon « cher hôte, cette liqueur aux couleurs vermeilles? Où trouve- « t-on ce sang délicieux? Ce n'est point là le breuvage insipide « qui coule sur la terre, et que nous buvons sans plaisir. « Celui-là réjouit par son odeur, avant même qu'on l'ait goûté, « et tant frais qu'il soit aux lèvres, il produit au dedans, une « bienfaisante chaleur ». — « C'est la liqueur du fruit de l'au- « tomne et le sang du raisin, répartit le Dieu ». Puis il condui- « sit le bouvier à la vigne, pressa devant lui les grappes ruisse- « lantes et lui dit : « Voici la liqueur, et tu en vois la source.»

« C'est ainsi que le vin fut donné aux mortels. »

Le bouvier de Tyr était, on le voit, comme *Noë*, le premier homme qui ait goûté au fruit de la vigne. Ainsi que le patriarche biblique, il méritait le nom de juste et la divinité elle-même se plut à rendre témoignage de sa vertu. Sans doute, l'écrivain grec ne nous montre ici dans la découverte du vin, qu'un bienfait des Dieux, et son récit ne contient point, comme ceux de la Bible, du *Schah-Nameh* ou des annalistes Mexicains, une leçon morale sur les inconvénients de l'intempérance. L'on n'en a pas moins lieu de croire qu'il l'a puisa aux mêmes sources, tout en l'arrangeant à sa façon.

Quoiqu'il en soit, la liqueur extraite de l'agave avec laquelle

les Mexicains de nos jours ont si bien conservé l'habitude de s'enivrer, ne joue guères dans l'histoire des *Quetzalcohuas*, un moindre rôle que le jus de la vigne dans celle de *Bacchus*. Si ce ne sont pas les princes de l'Anahuac qui, en personne, trouvant l'art de fabriquer l'*octli* ou *pulqué*, il n'en reste pas moins vrai qu'on le découvre à leur intention. C'est cette boisson perfide qui les entraîne au crime et à tous les désordres.

Si Bacchus se déguise en grappe pour séduire *Erigone*, fille d'*Icarius*, auquel il passait également pour avoir enseigné à extraire le jus de la vigne (1), si dans *Nonnus*, nous voyons le Dieu recourir au même stratagème, afin de triompher de la vertu des nymphes *Nicé* et *Aura* (2), c'est à la suite de scènes d'orgies, racontées par le *Codex Chimalpopoca*, que *Huémac*, successeur légitime de *Quetzalcohuatl*, le réformateur religieux, et son parent, se rend coupable d'adultère avec la belle *Quetzalxochitl*. De son union criminelle avec cette princesse naquit *Méconetzin*, (litt. : «le fils de l'agave») dont le nom rappelle à plus d'un égard celui de *Staphylus* ou la *grappe*, donné au fils de Bacchus et d'Erigone, à cause de la méthamorphose paternelle.

L'apparition de *Quetzalcohuatl* à la tête d'une troupe d'artistes et de savants, sur les côtes de la Nouvelle-Espagne où il va porter, avec une religion nouvelle, de nouveaux éléments de civilisation, offre le pendant assez exact des expéditions entreprises par le fils de *Sémélé*. Accompagné d'une armée de Bacchantes et de Satyres, il enseigna, lui aussi, aux hommes, une nouvelle forme de culte, de cérémonies religieuses, et parvint à mener à bonne fin, la conquête des Indes. Torquemada compare expressément les vêtements dont étaient habillés le héros *Nahoa*, ainsi que les gens de sa suite à des «soutanes de prêtres».

(1) *Dictionnaire de la Fable*, par Fr. Noël; art. *Erigone, Icare, Staphylus*. — Paris, 1803.

(2) Nonnus. *Dionysiques*, chant XVI et chant XLVIII.

Ils étaient en effet « longs, d'étoffe noire (1), ouverts par de-
« vant, mais sans capuchons, au col échancré, les manches
« courtes et larges et qui n'arrivaient pas au coude ». Ceci ne nous fait-il pas songer à la *Bassara*, espèce de large toge à longs plis, d'origine soit Thrace, soit Lydienne, dont le fils de *Sémélé* est représenté vêtu dans ses plus anciennes statues? Ajoutons que les Indiens, dans leurs *mitotes* ou ballets historiques, conservaient l'habitude de s'affubler de robes semblables à celle portée par le civilisateur de la Nouvelle-Espagne (2). De même la *Bassara* était restée en Grèce, exclusivement employée par les prêtres de Bacchus. D'ailleurs Torquemada nous représente *Quetzalcohuatl* comme blond et barbu. Ceci conviendrait parfaitement au *Bacchus* des vases peints, connu, lui aussi, sous la dénomination de *Pogon* ou barbu. Dans la plupart des peintures ou fresques antiques qui nous ont été conservées, sinon dans toutes, ce Dieu est d'ailleurs figuré blond et avec des traits efféminés. Enfin, si le Dieu de la vigne a son cortége composé de satyres et de faunes aux pieds de chèvre, le civilisateur de la Nouvelle-Espagne compte aussi parmi ses compagnons, une troupe de nains difformes, lesquels périrent de froid en route, ce qui lui causa, dit le narrateur Espagnol, une vive affliction (3).

Nous découvrons, en grande partie, le même symbolisme dans le caractère religieux assigné aux deux héros Grec et Mexicain. Le culte de Bacchus est souvent associé à celui de certaines divinités féminines, emblèmes à la fois de la lune et du principe humide. Tel serait, par exemple, le cas pour les *Hyades* que nous avons déjà indiquées comme nourrices de

(1) Torquemada; *Monarq. Indian*; lib. III; cap. 7; p. 255.

(2) Motolinia, *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, d'après M. l'abbé Brasseur, *Recherches sur Palanqué*; chap. V; p. 54.

(3) Sahagun, *Hist. general de los Cosas de N. Espana*; lib. III; chap. XIV; p. 258.

Bacchus, pour Ariane, son épouse, laquelle était fille de Pasiphaë, épouse de Minos et mère du Minautaure, monstre moitié homme, moitié taureau; mais on sait que chez les Grecs, héritiers, sans doute, sur ce point de la symbolique sémitique, le taureau était parfois pris comme emblème de la lune. De là, encore, les cornes de taureau souvent données par les artistes à Bacchus. Enfin, le nom de Sémélé, la mère de ce Dieu, ne serait, au dire des mythographes les plus compétents, qu'une altération du mot grec σελήνη, (litt. : « la lune »).

Ceci nous donne la clef de toute la légende Hellénique. Bacchus est, par excellence, un dieu solaire, et Sémélé, consumée par la foudre, avant la naissance de son fils, n'est autre chose que la lune, dont la lumière s'efface au lever de l'aurore, avant que le soleil n'ait encore surgi à l'horizon.

Quetzalcohuatl ne nous est pas, il est vrai, donné comme une divinité solaire; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître, dans sa mère, un emblème de la lune. Elle joue, à cet égard, juste le même rôle qu'Ariane et Pasiphaë. On la voit combattre, à la tête d'une troupe d'amazones, contre le prince *Nonohualcatl* (1); tantôt elle est nue, et tantôt vêtue. N'est-ce pas l'image fidèle de l'astre des nuits qui, par moments, éclaire le ciel de sa pâle lumière, et ensuite voile son front derrière un rideau de nuages? Ce n'est pas, il est vrai, avant la naissance de son fils, que périt la princesse Mexicaine, mais c'est immédiatement après. La différence, on le voit, ne saurait être regardée comme bien importante. Si, d'ailleurs, l'histoire de *Quetzalcohuatl* et de sa mère, malgré tout son merveilleux, offre un caractère moins évidemment mythologique que celle de Bacchus, on s'explique sans peine la raison de cette différence. A mesure que les mythes

1) *Codex Chimalpopoca* d'ap. *l'hist. des nat. civil. du Mexique;* t. I; liv. II; p. IV; p. 236.

s'éloignent des temps et des lieux qui les ont vu éclore, naturellement ils tendent à se dégager de l'élément *astronomique* au quel ils doivent leur naissance, pour revêtir une physionomie plus anthropomorphique. Ainsi, nous voyons tous ces dieux et génies des hymnes védiques cesser, dans la mythologie grecque, latine et indoue des âges postérieurs, de jouer le rôle d'éléments de forces naturelles pour devenir de simples *personnages à aventures* (1).

Au reste, l'identité de *Chimalman* ou *Chimalnan*, mère de *Quetzalcohuatl* et de *Sémélé*, mère de Bacchus, éclate non seulement dans tout le cours de leur histoire, mais encore même jusque dans leur nom. On répondra sans doute que ces noms ont des étymologies très-différentes. *Chimalman* veut dire « main du bouclier », et *Chimalnan* « mère du bouclier», ce qui, pour le sens, ne rappelle nullement *Sémélé*. Mais, n'est-il pas naturel d'admettre que les Mexicains ont cherché dans leur langue, pour désigner la mère de leur héros, les termes qui se rapprochaient le plus de celui appliqué par les colons d'origine Gréco-Asiatique à la mère de Bacchus?

Ce ne serait pas le seul exemple de noms propres Américains qui ont une physionomie rigoureusement et strictement Orientale ou Hellénique (2). L'on conçoit, d'ailleurs, que les corps célestes puissent être comparés à un bouclier : « Toi qui roule au-dessus de nos têtes, rond comme le bouclier de nos pères », disent les ballades Gaëliques de l'Ecosse, en parlant du soleil (3); mais que signifierait cette expression « main ou

(1) E. Renan, *Nouvelles Considérations sur le caractère général des peuples Sémitiques*, p. 257 et 419 du *Journal Asiatique* (Année 1859) — *Hercule e Cacus, étude de mythologie comparée*, par M. Bréal; § V; p. 87 et suiv. — Paris, 1863.

(2) *La Tradition du Déluge chez les Riverains de l'Orénoque;* p. 526 (dans la *Revue des Questions historiques* du 1er oct. 1872; t. XII de la collection).

(3) *Cours de Littérature Française*, par M. Villemain, t. III; 31e leçon; p. 27. — Paris 1852.

mère de bouclier», appliquée soit à la lune, soit à un personnage lunaire?

Vraisemblablement, donc, *Chimalnan* voulait dire d'abord, à la fois, par une sorte de jeu de mots, en langue Mexicaine « la mère Sémélé » et « la mère *qui est comme un bouclier* »; la lune. Quant à la forme *Chimalman*, (litt. : «main du bouclier»), elle est évidemment d'origine postérieure, et peut être due à une erreur de copiste.

Il est vrai que, dans le mythe grec, le trépas prématuré de la fille de *Cadmus* s'explique par le caractère solaire du fils qu'elle met au monde, tandis que *Quetzalcohuatl* n'est point, à proprement parler, un emblème du soleil. Nous voyons là, simplement une preuve de l'emprunt fait, par les Américains, à l'Ancien-Monde et des altérations qu'a subies la légende, en passant par tant de mains. Le cas se reproduit au reste fréquemment, comme nous l'avons déjà exposé dans notre travail, sur le mythe de Votan (1).

. Une telle identité qui ne saurait raisonnablement être considérée comme le fruit du seul hasard, se manifeste encore entre d'autres attributs du dieu Hellénique et de ceux de *Quetzalcohuatl*.

Bacchus, divinité solaire, est particulièrement regardé comme la personnification de la chaleur humide. A cette circonstance, feraient allusion le surnom de ὑής, litt. : «l'*humide*», qui lui est donné; le nom de *Hyades*, porté par ses nourrices.

Par suite, on en vint à honorer ce même Dieu comme cause de la germination et de la production des fruits. Voilà pourquoi il est appelé par un scholiaste d'Aristophane γενεσιουργός τῶν καρπῶν, générateur des fruits; pourquoi à Sparte, on l'adorait sous le titre de συκιτής, (litt. : « inventeur du figuier »). Il est vraisemblable que ce caractère de Dieu spécial de la vigne et de l'ivresse

(1). *Le Mythe de Votun*, § III; p. 88 (Alençon, 1871).

que nous lui attribuons, n'est qu'un développement de l'idée primitive, laquelle était beaucoup plus générale (1).

En ce qui concerne *Quetzalcohuatl*, nous devons distinguer le héros légendaire, emblème des migrations et de la civilisation des Toltèques orientaux, portée au Mexique, du réformateur religieux, fils de *Totépeuh*. Ce dernier, dont la légende a fait tant d'emprunts à celle de Bacchus, est, nous le verrons tout à l'heure, beaucoup plus récente. Toutefois, le premier *Quetzalcohuatl*, celui que le codex Chimalpopoca nous représente allant chercher le maïs dans le Tonacatépetl (2), aurait quelque peu l'air d'un génie de l'agriculture. Sur ce point, lui aussi, nous rappelle Bacchus, lequel, avant d'être vénéré comme Dieu du vin, recevait l'hommage des populations en qualité de protecteur de l'agriculture et de tous les biens de la terre. Mais il y a plus, ce premier *Quetzalcohuatl*, ce Quetzalcohuatl, inventeur des céréales, offre bien de l'analogie avec un génie des tribus du Nord. C'est, sans aucun doute, chez les Chippeways que nous pensons le pouvoir retrouver sous sa forme la plus archaïque. Voici, au dire de M. Schoolcraft, ce que racontent les *Peaux-rouges* (3).

« Il y avait, dans une des plus fertiles vallées du territoire « Chippeway, un pauvre Indien qui vivait avec sa femme et ses « enfants. Ces derniers étaient trop jeunes pour l'aider à la « chasse. Quant à lui, la chance lui était souvent contraire. « Toutefois, il ne manquait jamais de témoigner beaucoup de « reconnaissance au ciel pour le gibier qu'il lui envoyait. Bien « que pauvre, il vivait content. »

« Son fils aîné hérita de ses heureuses dispositions. Il s'était

(1) *Hist. des Religions de la Grèce antique*; p. 509.

(2) *Codex Chimalpopoca*, d'après le *Popol vuh, le livre sacré, etc.* Introd. p. LXXXIV (Paris, 1861).

(1) *Ethnological rescarches on the red man of America; Historical and statistical information, etc.* By. M. Henry Schooleraft; t. II, n° VI; p. 230 et suiv.

« toujours montré fort obéissant à l'égard de ses parents. A « peine eut-il atteint l'âge auquel les jeunes Indiens célèbrent « leur première fête, c'est-à-dire l'âge de 14 à 15 ans, sa mère « lui construisit une petite *cabane de jeûne*, dans un endroit « retiré, où il pût être à l'abri de tout dérangement. Sitôt sa « retraite finie, il devait revenir célébrer sa fête. Dès qu'il fut « installé dans sa cabane, il s'amusa tous les matins à se pro- « mener çà et là, dans les environs, examinant et goûtant tous « les arbrisseaux, toutes les herbes qu'il rencontrait. Chaque « fois il s'en retournait les mains pleines de grappes de baies « sauvages. Cela le faisait réfléchir à la bonté du Grand-Esprit « qui a répandu sur toute la surface de la terre, tant d'espèces « d'herbes et de fruits pour l'usage de l'homme. Cette pensée « s'empara de son esprit, et il pria instamment le ciel de lui « indiquer, dans un songe, quelque découverte utile à sa nation, « car il l'avait souvent vue décimée par la famine. »

« Au troisième jour de sa retraite, le jeune Indien se sentit « très-faible, et ne pouvant sortir , il se décida à garder le lit. « Il ne tarda pas à tomber dans un état de somnolence, pen- « dant lequel il lui sembla voir un beau jeune homme qui « s'approchait de lui. L'étranger était vêtu d'une robe verte et « avait les cheveux ornés de plumes de même couleur. Il « s'adressa au dormeur en ces termes : « Mon ami, c'est le « Grand-Esprit, créateur de toutes choses, qui m'envoie vers toi. « Il connaît le fond de ton cœur, et sait que tu désires te « rendre utile à ta nation; écoute ce que je vais te dire, et « sois docile à mes instructions». Puis, il obligea l'Indien à se « lever et à lutter contre lui. Ce dernier, affaibli par la priva- « tion de nourriture, avait peine à se soutenir sur ses jambes. « Après quelques instants de lutte, le génie disparut, en disant : « Mon ami, assez pour une fois, tu me reverras sous peu. »

« Le lendemain, le visiteur céleste revint et engagea un nou- « veau combat. L'Indien était plus faible encore que la veille,

« mais, au moment où il allait succomber sous l'étreinte de « son adversaire, il sentit sa vigueur renaître. Aussitôt, le « génie emplumé lui dit : « Demain, il te faudra soutenir en- « core un assaut. Courage et persévérance! Par là seulement, « tu obtiendras la grâce que tu demandes ». A ces mots, il « s'évanouit dans les airs. »

« Trois jours après, comme le jeune homme gisait, faible et « épuisé, sur son grabat, il vit reparaître le mystérieux person- « nage, mais plus beau et plus brillant qu'auparavant. La lutte « recommença, et l'Indien saisissant le génie à bras-le-corps, « sentait ses forces revenir à mesure que déclinaient celles de « son adversaire. »

« Enfin, ce dernier cria : « Assez, je suis vaincu. Le Grand- « Esprit se dispose à t'accorder l'objet de tes désirs; demain, « sera le *septième* jour de ton jeûne, et le dernier de ton « épreuve. De grand matin, ton père t'apportera des aliments; « garde-toi d'y toucher avant ma venue. Elle sera pour toi le « moment du triomphe. Sitôt que j'aurai expiré sous tes coups, « dépouille-moi de mes vêtements, et quant à mon corps, tu « l'enseveliras sur place. Tu visiteras ma sépulture de temps en « temps et prendras grand soin de n'y laisser pousser aucune « mauvaise herbe. Alors, je reviendrai à la vie, et reparaîtrai « couvert de mes vêtements et de ma parure de plumes. Une « fois le mois, couvre mes racines de terre fraîche. Dès lors, « tous tes veux seront comblés ». En prononçant ces paroles, « le génie disparut. »

« Le lendemain, le père du jeune homme vint apporter de « la nourriture. Ce dernier demanda, pour une raison par- « ticulière, la permission de n'y point toucher avant la fin du « jour. Sur ces entrefaites, le voyageur aérien reparut, et « voyant que son protégé n'avait point mangé des provisions « qu'on lui avait offertes, il engagea avec l'Indien, une der- « nière lutte dans laquelle le jeûneur se sentit animé d'une

« vigueur surhumaine. Il terrassa son adversaire et lui arracha « son vêtement de plumes. Puis, il creusa un grand trou dans « le sol, prépara la terre avec soin, la sarcla, et ensuite, s'en « revint au logis paternel. Longtemps, il garda le silence sur ce « qui s'était passé, ne disant mot ni du mystérieux visiteur, ni « des luttes qu'il avait eues à soutenir contre lui, et après avoir « pris un peu de nourriture, il se sentit parfaitement rétabli. « Néanmoins, il se donna bien garde d'oublier le lieu de la « sépulture de son ami. Il le visita avec soin et en arracha « jusqu'au moindre brin d'herbe. Enfin, il vit la touffe de plu- « mes vertes sortir de terre, d'abord sous forme de petits cornets, « auxquels bientôt succédèrent de larges feuilles, puis une « grosse tige, munie elle-même d'un bel épi jaune et de « panaches soyeux. »

« L'été n'était point encore écoulé, qu'un certain soir, l'In- « dien invita son père à venir visiter le lieu solitaire où s'était « accompli son jeûne. Le vieillard s'y rendit par manière de « divertissement. La cahute avait disparu, et à sa place s'épa- « nouissait un majestueux et verdoyant arbuste, qui balançait « au gré du vent, ses larges feuilles et ses panaches, aussi « brillants que l'aurore; mais ce qui excita le plus l'admiration, « ce furent ses épis de graines d'un jaune brillant. « Je le « reconnais, s'écria le jeune homme, voilà bien l'ami de mes « rêves et de mes visions. » — C'est *Mondamin*, le génie du « grain, ajouta le père. »

« Telle est l'origine du maïs ou blé Indien. »

Nous ne nous arrêterons point à commenter cette remarquable légende, dont le lecteur aura, sans doute, remarqué le caractère poëtique. Elle pourrait, à coup sûr, soutenir, sans désavantage, la comparaison avec les plus gracieux récits de la muse Indoue et Hellénique. Remarquons seulement que le *Quetzalcohuatl* qui va au Tonacatépetl, chercher les plantes alimentaires, malgré les éléments historiques qui se sont mêlés à

la légende, n'est certainement qu'une forme altérée du génie Chippeway : ce que prouve clairement l'étymologie même de son nom, (litt. : « le serpent aux plumes vertes », ou mieux, sans métaphore, « le génie orné d'aigrettes verdoyantes », comme les feuilles du blé Indien. En effet, le terme de *serpent* paraît avoir eu, chez un grand nombre de tribus Américaines, le sens de *génie*. Ce qui s'explique sans peine par les données Ophiolâtriques, si répandues dans le Nouveau, aussi bien que dans l'Ancien-Monde. « Qui est un *manitou* (génie), dit « le chant mystique du *Méda*, chez les Algonkins — Celui « qui marche avec un serpent, marchant sur le sol, est un « manitou». En Dakota, *Wakan* a le double sens de *divinité* et « de *serpent* (1).

Ce qu'il y a, à coup sûr, de plus étrange, ce sont les affinités offertes par cette légende des Peaux-Rouges avec plusieurs de celles qui ont cours sur notre continent. On la retrouve, effectivement, sous une forme très-analogue, dans deux régions extrêmes parmi celles qui ont subi l'influence Aryenne; à savoir chez les Slaves et les Javanais.

Il est question, dans l'un des contes populaires des premiers, d'un cheval merveilleux qui ordonne à son maître de le tuer et de l'ensevelir sous une couche de terre et de fumier (2). Ensuite, l'on doit semer du froment sur sa tombe, et, les épis, une fois mûrs, en retirer les grains. Sitôt placés devant les os du coursier, celui-ci ressuscite pour conduire son maître à de nouveaux exploits. L'auteur rapproche ce sacrifice de celui que les Indiens célèbrent sous le nom d'*Açwa-Médha* (sacrifice du cheval) et auquel ils attribuent une si grande efficacité, et

(1) *The Myths of the New World*, par M. D. Brinton; chap. IV, p. 109 et 110.

(2) *Contes des Paysans et des Pâtres Slaves*, par M. Alexandre Chodzko (*Impérissable*); p. 258 (Paris, 1864). — *Ethnographie Slave*, p. 203 du n° d'août 1865 de la *Revue du Monde catholique*.

signale quelques autres points de contact avec les légendes et pratiques des antiques Aryâs de l'Inde. Nous ne pouvons, sur ce point, qu'applaudir à la sagacité de ses recherches, mais il n'en reste pas moins certain que l'histoire du coursier de *Niezguinek* renferme une allusion évidente au grain qui, après avoir disparu, confié à la terre, semble renaître dans la plante nourricière. Ce n'est que plus tard, sans doute, que cette légende essentiellement agricole dans son principe, se sera combinée avec d'autres éléments d'origine fort diverse. Les exemples de telles confusions sont trop fréquents dans les récits populaires, pour que nous ayons droit d'en être surpris.

De son côté, le livre mythologique Javanais intitulé le *Manek Maya*, rapporte ce qui suit :

Sang Yang Gourou, l'Adam de ces peuples, voulait épouser la belle *Tresna Wati*. Celle-ci refusa de le recevoir parce qu'il n'avait point rempli certaines promesses à elle faites. Nonobstant ce refus, *Gourou* voulut l'embrasser; mais il agit avec tant de rudesse et de brutalité, qu'elle expira dans ses bras. Alors, Gourou envoya prier l'hermite *Kanekapoutra* d'ensevelir le corps de la jeune princesse à *Mendang-Kamoulan*, dans le bois appelé *Kentring-Kendayana*, qu'il fit préparer à cette intention. Le corps ayant été enterré, un cocotier sortit de sa tête, des bananiers de ses mains; ses dents donnèrent naissance à diverses espèces de riz. Le corps était sous la protection de *Raden-Jaka*. Telle est l'origine attribuée par les Javanais à ces utiles végétaux (1).

On remarquera la plus grande affinité du récit Javanais avec celui des Indiens d'Amérique, qu'avec le fragment de légende Slave dont il vient d'être parlé. Le fait s'explique tout naturellement par cette considération, que c'est de l'Extrême-Orient, non de l'Europe, que la légende en question est passée dans le

(1) *Description géographique, historique et commerciale de Java*, par MM. Raffles et Crawfurd; chap. LXIII; p. 336 (Bruxelles, 1824.).

Nouveau-Monde. D'ailleurs, le conte Slave paraît contenir plusieurs réminiscences d'antiques traditions religieuses des premiers Aryâs qui, certainement, ne faisaient point partie de la légende primitive. Enfin, la couleur chevaleresque donnée au récit semblerait bien indiquer un remaniement postérieur datant de la plus brillante époque du moyen-âge.

Quoiqu'il en soit, il serait difficile de dépeindre d'une façon plus saisissante, les travaux et les peines qu'exigent les soins de l'agriculture. Signalons, en outre, le rôle assigné à des génies, à des êtres d'une nature supérieure à l'humanité dans l'invention de cet art. Plus près que nous des traditions primitives, les races antiques se sont toujours empressées de voir dans la divinité, la révélatrice des arts les plus usuels, des éléments des sciences.

Au contraire, *Quetzalcohuatl*, fils de *Totépeuh*, personnifie plutôt un fait historique de date bien moins reculée, celui d'une propagande Bouddhique dans le Nouveau-Monde, postérieure à notre ère.

On le voit donc, ce nom de *Quetzalcohuatl* qui, à l'origine, sans doute, désignait un dieu de la végétation et des travaux agricoles, fut lié dans la suite, par les populations du Mexique, aux principaux souvenirs de leur histoire. Le travail de la terre n'est-il pas, effectivement, le fondement de toute société, de toute civilisation ? La mythologie Scandinave ne nous offrirait-elle pas, jusqu'à un certain point, l'exemple d'une confusion semblable? *Odin* était à l'origine, chez les peuples germaniques, l'emblème du ciel ou de l'année (1), et cependant la légende a fini par se compliquer tellement, que certains exégètes

(1) C'est ce que semblent indiquer les 12 noms donnés à Odin, dans l'ancien *Asgard*. Ce seraient le 12 mois. Le *grimnismal* lui décerne 42 surnoms qui représentent les semaines de l'année. — Voy. Finn Magnusen, *Priscæ veterum borealium Mythologiæ lexicon;* p. 283 (Havniœ, 1828). — *Hist. légendaire des Francs et des Burgondes,* par M. E. Beauvain, sect. F; chap. II, n° 26; p. 472.

en sont arrivés à voir en lui un chef réel, commandant à la nation des Ases, et qui aurait introduit, dans les régions du Nord, avec un culte nouveau, un système de civilisation plus perfectionné. Sans doute, cette confusion entre les éléments physico-religieux et historiques rend le mythe de *Quetzacohuatl* plus difficile à analyser que celui de *Huitzilopochtli*, lequel est presque purement religieux, et celui de *Votan*, où domine le côté historique. Néanmoins, avec un peu d'attention, on se tirera facilement d'embarras. Par exemple, le codex *Chimalpopoca* déclare que « *Quetzalcohuatl* avait perfectionné « l'homme, après que ce dernier eût été fait et animé, le « 7e jour *Ehécatl* » (1). On saura bien vîte ce que cela signifie.

Dans ce septième jour, assigné à la création de notre espèce, nous voyons une réminiscence biblique incontestable, et un souvenir de cette *semaine de sept jours* d'origine sémitique dont, suivant Humboldt, nul vestige ne se retrouve au Japon, mais dont une trace incontestable a été signalée chez les *Chahtas* (2) de la Louisiane.

Maintenant, les Toltèques orientaux dont les migrations sont personnifiées sous le symbole de leur Dieu national, *Quetzalcohuatl*, portèrent dans les régions de la Nouvelle-Espagne, de nouveaux éléments de civilisation, une nouvelle forme de religion; il est donc tout simple que ce dernier nous soit représenté, ocmme ayant perfectionné la race des mortels.

Motolinia (3), de son côté, parle du soleil de *Quetzalcohuatl*, comme ayant succédé à celui de *Tezcatlipoca* ou des *Quinamés*. « *Quetzalcohuatl*, nous dit-il, lui donna d'un grand bâton, le « jeta à l'eau et se fit soleil à sa place. » Cette pensée se peut

(1) *Codex Chimalpop.*, d'après l'*hist. des nat. civil.*; t. Ier; liv. Ier; chap. II; p. 53.

(2) *The national legend of the Chahta-Muskokee tribes* by M. D. Brinton; note 17, p. 12. (Extrait du *Historical Magazine* de février 1870; New-York)

(1) *Rech. sur les Ruines de Palenqué*, chap. III; p. 56.

traduire ainsi : Les *Quinamés*, sectateurs de *Tezcatlipoca* furent vaincus par les *Nahoas* orientaux, sectateurs de *Quetzalcohuatl*, et auxquels le Mexique dut un nouveau *soleil*, c'est-à-dire une nouvelle civilisation.

Le livre sacré va plus loin encore dans la voie du symbolisme. Pour lui, *Gucumatz* (1), ou plutôt les *Gucumatz*, traduction Quichée du nom de *Quetzalcohuatl*, ce sont « le formateur, le « dominateur, ceux qui engendrent, ceux qui donnent l'être, « etc. ». Plus loin, le même livre représente *Gucumatz* en compagnie des autres dieux prenant part à l'œuvre de la création.

Comme l'a fort bien remarqué M. l'abbé Brasseur, les paroles de l'auteur Mexicain ont ici un double sens (2). Elles confondent les origines de la civilisation avec celles du monde; les premiers législateurs et chefs de tribus avec le créateur.

Toutefois, l'assimilation établie par le texte Quiché entre les *Gucumatz* ou *Quetzalcohuatl* et « ceux qui engendrent, ceux qui « donnent l'être » est importante et mérite d'être signalée, car elle fait parfaitement le rôle mythique attribué à ces personnages. Notre vieil ami, M. Angrand, a parfaitement déterminé le caractère spécial de *Quetzalcohuatl*, dans la théologie Mexicaine; c'est nous, dit-il « l'aptitude à la fécondation ».

Qu'après cela, *Quetzalcohuatl* nous apparaisse souvent, aussi bien que *Bacchus*, comme principe de la germination des plantes, patron de l'agave et du vin fabriqué avec la sève de ce végétal, cela n'a rien que de très-naturel. Ce second rôle n'est en quelque sorte qu'une conséquence du précédent. Voilà, en grande partie, du moins, pourquoi ce personnage est représenté comme introduisant au Mexique le culte du *Tonacaquauhitl* ou «bois de notre subsistance» (3), pourquoi son nom se

(1) *Pop. vuh*, liv. Ier; chap. Ier; p. 7.

(2) *Hist. des nat. civil.*; t, Ier; liv. Ier; p. 48.

(3) *Hist. des Chichimèques*, chap. Ier; p. 5.

trouve intimement lié à celui du signe *Céacatl* « une canne (1)» qui lui est consacré, lequel a pu être considéré comme un emblème phaltique (2), pourquoi les auteurs anciens nous vantent l'abondance des récoltes, dans les pays soumis au sceptre de ce monarque, mais nous ne répéterons point ici tout ce qui a déjà été dit dans la première partie de ce mémoire.

Rappelons seulement le titre de *Quiahuizteotl*, ou dieu qui partage la pluie, donné à la *croix* plantée pour la première fois à la Nouvelle-Espagne, par *Quetzalcohuatl*. Ici, l'on se figurerait difficilement qu'il s'agisse d'un symbole chrétien. Ce bois était sans doute l'emblème de *Quetzalcohuatl*, considéré comme Dieu de l'air et du vent (3).

Dans ce cas, il est souvent identifié avec *Ehécatl* (4), le vent qui balaie les nuages dans le ciel, devant *Tlaloc*, le Dieu de la pluie et prépare ainsi la terre à devenir féconde.

L'assimilation établie par M. l'abbé Brasseur entre *Gucumatz*, le *Quetzalcohuatl* des *Quichés* et *Hurakan* (5) qualifié de «cœur du ciel » et qui paraît répondre au *Tlaloc* Mexicain, nous semble moins prouvée. *Hurakan*, symbole de la foudre et de l'orage, d'où vient peut-être l'espagnol *huracan* et notre mot *Ouragan*, apparaît dans le livre sacré (6), comme une divinité d'un ordre supérieur à *Gucumatz*; c'est le vent de la nuit (7), le Dieu invisible des traditions Nahoas, la cause première de toutes choses, tandis que *Gucumatz* joue plutôt le rôle d'un formateur, d'un organisateur.

Mais d'un autre côté, le livre sacré nous indique *Gucumatz*,

(1) *Hist. des nat. civil.*, t. Ier; liv. III, chap. Ier, p. 255, et liv. II, chap. IV, p. 240.

(2) *Ibid.* t. Ier; liv. III; chap. Ier; p. 262 (et en notes)

(3) *Monarq. Indiana* de Torquemada; lib. VI; cap. XXIV; p. 51 et 52.

(4) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. III, p. 40.

(5) *Ibid.* chap. V, p. 57.

(6) *Pop. vuh*, liv. Ier, chap. Ier, p. 9.

(7) *Hist. des nat. civil. du Mexique*, t. Ier, liv. Ier, chap. IV, p. 109.

le créateur, le formateur comme l'emblème de l'élément humide, des fleuves et de l'Océan. Il le qualifie de « cœur des lacs, cœur de la mer, maître du planisphère verdoyant, maître de la surface azurée (1). »

Peut-être enfin, le nom même de *Quetzalcohuatl* ou *Gucumatz*, litt. «le *Serpent-Quetzal*, le *Serpent aux plumes vertes* », l'usage où l'on était de représenter ce Dieu sous la forme d'un serpent à sonnettes tenant une tête humaine entre ses mâchoires (2), se rattacheraient-ils, en partie du moins, au même ordre d'idées? Nous en pourrions, sans doute, dire autant du titre de *Yolcuat* (3) ou *Crotale* que lui décerne le Livre Sacré, tout en le signalant expressément comme le Dieu des *Yaqui*, c'est-à-dire des Mexicains. On sait en effet que chez beaucoup de populations de l'Amérique, le serpent (4) et la grenouille ou le crapaud (5) étaient les emblèmes habituels de l'eau, de l'élément humide.

A tous ces égards, on le voit, l'identité entre le Dieu Mexicain et Bacchus, qualifié d' « humide », de « générateur des fruits » et considéré comme symbole de la chaleur humide, cause première de toute végétation, ne saurait être plus flagrante.

Restent maintenant à étudier les emprunts faits par la légende Américaine à l'*Histoire de Noë*. Le souvenir de *Quetzalcohuatl* est, aussi bien que celui du patriarche Biblique, intimement lié à celui du cataclysme diluvien. Une effroyable inon-

(1) *Pop. vuh*, liv. Ier, chap. Ier, p. 3.

(2) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. IV, p. 48.

(3) *Pop. vuh*, liv. III, chap. IX, p. 247.

(4) *Historia natural, civil, y geografica de las naciones situadas en las riveras del rio Orinoco*, par J. Gumilla, t. Ier, p. 3 (Barcelone, 1791). — *La tradition du déluge chez les riverains de l'Orénoque*, p. 524 du tome XIIe de la *Revue des questions historiques*.—Whippte. *Report upon the Indian tribes*, chap. III, p. 38 (Washington, 1855). — *Ibid.* chap. III, p. 39 et 40. — *The myths of the new world*, by M. D. Brinton, chap. IV, p. 107 (New-York, 1868).

(5) Whipple, *Report upon the Indian tribes*, chap. III, p. 40 (Washington, 1855). — Humboldt, *Vue des Cordilières*, p. 32.

dation aurait suivi de peu le débarquement du héros *Nahoa* sur les rives de la lagune de Terminos (1). Des vingt chefs qui l'avaient accompagné, treize périrent dans les flots. Les sept autres échappèrent en se réfugiant dans les grottes des montagnes. Dans le langage figuré des annalistes Américains, les grottes ou cavernes n'auraient-elles pas désigné des galères et des barques? C'est précisément par cette métaphore que Sahagun explique les sept grottes (2) d'où seraient sortis les *Nohoas* venus de l'Orient, sur les côtes de la Nouvelle-Espagne. Nous trouvons donc dans ces cavernes, le pendant exact de l'arche de Noë où se réfugièrent les débris du genre humain pendant le déluge.

D'un autre côté, les noms des sept chefs sortis du pays de *Chicomoztoc* (3) que Gomara désigne par erreur, sous le nom de *Chicomuztuth*; (litt. : « des sept grottes »); tels que nous les donnent Mendiceta et Gomara, ne sont autre chose que ceux des principales nations du Mexique, dont ils passaient pour les aïeux. Ceci nous rappelle, on ne peut davantage, le récit de la Genèse, lequel mentionne expressément les trois fils de Noë comme les pères de tous les hommes vivant à la surface de la terre (4). Quant au nombre *sept*, il n'a évidemment ici, comme toujours dans les traditions du Mexique, qu'une valeur symbolique et ne correspond à rien de réel.

Enfin, pour ce qui concerne le cataclysme dont furent victimes les compagnons du civilisateur Américain, nous ne pouvons que répéter ce qui a déjà été dit dans notre mémoire sur le *Mythe de Votan*. Il en est de cet événement, comme des

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. III, p. 41.

(2) Sahagun, *Hist. gen. de las casas de N. Espana*, Introduc. al libro Ier, p. XVIII.

(3) *Historia ecclesiastica Indiana*, par Fr. Geronimo de Mendiceta, lib. II, cap. 33, p. 145 (Mexico, 1870). — Gomara, *conquista* de *Méjico*, chap. CCVI, p. 432 (*Historiadores primitivos de Indias*, t. Ier, Madrid, 1852).

(4) *Genèse*, chap. IX, verset XVIIII et chap. X, verset XXXII.

autres bouleversements de la nature qui marquent la fin de chacun des trois, quatre ou cinq *soleils* ou périodes mythiques des peuples de la Nouvelle-Espagne. Ceux-ci en ont pris l'idée aux races de l'Asie. L'on aurait tort d'y voir, comme l'a voulu M. l'abbé Brasseur, des faits s'étant accomplis à la surface du continent Américain, et plus tort encore d'y chercher les éléments d'une chronologie sérieuse (1).

Peut-être, pourrions nous voir une réminiscence de l'arc-en-ciel qui apparut à Noë après l'inondation, dans un autre détail de la légende de *Quetzalcohuatl*. L'hiéroglyphe *Cé-acatl* (litt. « une canne »), emblème de ce personnage, était également donné comme celui de la planète *Tlahuizcalpan-Teuctli* (2) (litt. : « le seigneur qui éclaire le dessus des maisons »). C'était le nom dont se servaient les Mexicains pour désigner la planète Vénus. On sait que, chez eux, cet astre passait pour avoir été créé après le déluge, mais antérieurement à l'apparition du soleil. Quoiqu'il en soit, nous avons tout lieu de ne pas croire ces singuliers détails d'origine Américaine. Rappelons le témoignage des auteurs grecs, lesquels déclarent que, vers le temps du déluge d'Ogygès, roi d'Attique et de Béotie, un changement notable se produisit dans le volume, la couleur et même le cours de l'astre en question. On a prétendu qu'il s'agissait d'une comète, confondue dans l'imagination des peuples avec la planète Vénus. Nous croyons plutôt, pour notre part, cette légende fondée sur une particularité offerte par cet astre. C'est le premier que nous apercevions après le coucher du soleil, le dernier qui disparaisse du ciel, au moment du lever du jour. Ceci explique parfaitement tous ces récits ayant pour but de nous montrer son apparition comme marquant la fin d'une

(1) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. V, p. 58 et suiv. — *Hist. de. Chichimèques*, par Ixtlilxochitl, chap. Ier, p. 2, 3 et 8.

(2) *Rech. sur les ruines de Palenqué*, chap. III, p. 40 (en note).

époque plus ou moins mythique et le commencement d'une période nouvelle.

Mais il est encore d'autres points de contact non moins intéressants à signaler entre le personnage de Noë et le chef *Nahoa*. Le fils de Lemekh que la Bible nous dépeint comme un agriculteur (*vir agricola*), invente, le premier, l'art de faire le vin (1). C'est à l'intention de l'un des *Quetzalcohuas* qu'est extrait, pour la première fois, le suc de l'agave. L'ivresse fut, pour l'un comme pour l'autre, la conséquence de l'usage immodéré qu'ils avaient fait de cette boisson fermentée.

La légende Mexicaine contient même une allusion évidente à ce dernier fait, et qu'il importe de relater ici.

Les sectateurs de *Tezcatlipoca* qui avaient inventé le Pulqué dont ils se comptaient servir pour entraîner le *Quetzalcohuatl* au crime, voulurent faire l'essai de la liqueur nouvelle. A cet effet, ils convièrent à un grand banquet, les principaux seigneurs et dames du voisinage. A chaque invité, on ne servit que 4 tasses, la cinquième étant jugée succeptible d'enivrer. L'un des convives, appelé *Cuextecatl*. (litt. : « l'habitant de *Cuextlan*, de la Huasteca»), ayant eu l'imprudence d'en boire cinq, perdit à l'instant la raison et le jugement. Dans son égarement, il jeta de côté son pagne et ses autres vêtements, et se découvrit à la face de tout le monde. L'assistance, indignée d'une telle façon d'agir, força le coupable à s'expatrier. Il se rendit avec ses vassaux, sur la côte de *Panuco*, où il s'établit.

Les peuples de ce pays passaient effectivement pour fort adonnés à l'ivrognerie, ainsi qu'à tout genre de débauche (2).

Inutile de s'appesantir plus longuement sur l'étroite affinité de la tradition Mexicaine avec ce que la Bible nous rapporte de la malédiction de Cham (3).

(1) *Genèse*, chap. IX, vers. XX et XXI.

(2) *Hist. de las Cosas de Nueva Espanua* t. II; lib. X; chap. XXIX; § 12; p. 143.

(3) *Genèse*; chap. IX; vers. 21 et suiv.

Cette ressemblance de la légende de *Quetzalcohuatl*, d'une part avec celle de *Djemschid*; de l'autre, avec l'histoire de Noë nous semble un fait important à rappeler. Elle permet de signaler avec certitude l'origine biblique de certains détails rapportés par Firdousi. Il est bien remarquable seulement que le récit Mexicain, tirant sa source de celui des Persans, contienne, si nous osons nous exprimer ainsi, des fragments bibliques plus nettement accusés que ce dernier. C'est ce qu'en définitive, la légende Américaine se rattache à celle de *Djemschid*, non point telle qu'elle se retrouve aujourd'hui, mais telle qu'elle était sous sa forme archaïque, aujourd'hui perdue. Nous avons donc ici, encore une fois, l'exemple de traditions Orientales, dont nous ne parvenons à rétablir la forme primitive qu'en consultant les documents d'origine Américaine. Et que l'on vienne contester ensuite la source Asiatique des religions et civilisations du Nouveau-Monde? Mais, passons aux exemples!

La scène où les sectateurs de *Tezcatlipoca* présentent à *Quetzalcohuatl* la coupe d'agave est évidemment calquée sur celle où *Iblis* présente à *Zohak*, les aliments défendus. D'un autre côté, on ne saurait s'empêcher de les rattacher tous les deux au passage de la Bible, nous racontant l'ivresse de Noë et les événements qui en furent la suite. Seulement, dans le Codex Chimalpopoca comme dans les livres de Moïse, il est question d'un breuvage capable de faire perdre la raison, tandis que Firdousi nous parle simplement de viandes d'agneau et d'oiseau.

Le passage du *Schah-Nameh*, relatif à la fuite de ces hommes condamnés à mort, et qui, parvenant à s'enfuir, vont fonder la nation impie des *Kurdes*, n'a qu'un rapport assez éloigné avec l'histoire de la malédiction de *Cham*, et jusqu'à présent, sans doute, il avait passé inaperçu. Toutefois, il devient bien visible, lorsqu'on le rapproche du récit de l'annaliste

Mexicain touchant *Cuextecatl*, banni à cause de son ivrognerie et de l'immodestie de sa conduite. Ceci nous prouve clairement qu'à l'époque où les mythes de l'Iran furent transportés dans le Nouveau-Monde, ils devaient avoir conservé une physionomie beaucoup plus biblique que celle par eux offerte aujourd'hui.

Rappelons enfin que les personnages d'*Imos* et de *Quetzalcohuatl*, quoique primitivement bien distincts, semblent à une époque postérieure, s'être quelquefois confondus dans l'esprit des Américains. Or, le souvenir du déluge est, on le sait, intimement lié à celui de *Manou* (1), originairement identifié avec *Yama*. Ce dernier est précisément le prototype du *Imos* Tzendale. La même observation se peut faire au sujet du *Yima* Persan, à la fois l'*Adam* et le *Noë* de ces peuples. C'est lui, en effet, qui élève ce fameux enclos, lequel joue dans les traditions Zoroastriennes, juste le même rôle que l'arche de *Noë* chez les Hébreux. C'est là, effectivement, que le héros Iranien transporte des spécimens des diverses espèces végétales et animales, ces hommes et ces femmes qu'il veut soustraire à l'invasion du froid, à ce fameux déluge de neige qui doit faire périr tout le reste de la création (2).

Nous avons, au reste, donné déjà un résumé des preuves établissant l'union intime qui existe entre la légende d'*Imos* et les récits traitant du cataclysme déluvien. C'est un point sur lequel nous n'avons donc pas à revenir en ce moment.

Passons maintenant à ce qui concerne l'érection de la *Tour de Babel* et la confusion des langues. Nous allons voir que tous ces faits apparaissent en Amérique aussi étroitement liés à l'histoire de *Quetzalcohuatl*, qu'ils le sont dans la Bible à celle

(1) *La Tradition Indienne du Déluge dans sa forme la plus ancienne*, par M. Félix Nève, p. 47 et suiv., dans les *Annales de philosophie chrétienne* (Année 1851).

(2) *Decem Sendavestæ excerpta*, trad. de M. le dr Cajétan Kossowicz § 10, de *Yima*; p. 149 et suiv. (Paris, 1865).

de *Noë*; c'est une preuve nouvelle, et non la moins importante de tous les emprunts faits par le héros Américain, aux traditions concernant le fils de *Lemekh*. La Genèse ne nous représente nullement *Noë*, prenant part à la construction de l'édifice en question. Elle se borne à en parler (1) de suite après nous avoir raconté l'histoire du déluge et celle du partage de la terre entre les fils du saint patriarche. Il en est absolument de même dans les annales de l'Amérique. Si l'érection de la pyramide de Cholullan n'est attribuée ni à *Ymos* ni à *Votan* ou *Quetzalcohuatl*, elle l'est du moins à leurs successeurs immédiats, et c'est peu après la grande inondation que cet événement dut avoir lieu.

L'on a déjà vu dans notre travail sur *Votan*, que c'est ce personnage, petit-fils d'*Imos*, qui visite le grand édifice que les hommes étaient en train de construire, sur le conseil de leur aïeul commun, pour s'élever jusqu'au ciel, et près duquel Dieu donna à chaque famille son langage particulier (2).

Le langage de la légende Mexicaine est encore plus explicite. D'abord, il nous montre les Quinamés (3), sectateurs de *Tezcatlipoca* en possession du plateau de l'Anahuac. Ces régions ne tardent point à être envahies par les Olmèques ou Ulmèques et les Xicalanques, venus par mer de l'Orient (4). Bientôt arrive par la même voie, *Quetzalcohuatl*, à la tête d'une colonie civilisatrice; *dix-neuf* chefs accompagnaient ce héros, mais ils ne tardent point à périr dans les eaux du déluge. Le géant *Xelhua*, surnommé l'*Architecte*, parvient avec six de ses compagnons à trouver un abri sur la montagne de *Tlaloc*. Sitôt que l'inondation a disparu, *Xelhua* descend dans la plaine, accompagné de

(1) *Genèse*; chap. XI.

(2) *Constituciones diœcesanas del Obispado de Chiappa*, etc. par Fr. Nunez de la Vêga; p. 9 et suiv. (Roma, 1702). — *Le Mythe de Votan*; § 1; p. 10 et suiv.

(3) Veytia; *Hist. Antig. de Mejico*; t. I; cap. XII.; p. 113.

(4) *Hist. des Chichimèques*; chap. I; p. 3.

ses frères et entreprend l'érection de la pyramide de Cholullan. Ce monument se voit aujourd'hui encore sur la route de la Puebla à Mexico. Il est tout composé de briques, d'*adaube*, de pierres, formant quatre rangées d'assises, que l'on a actuellement quelque peine à discerner. Il n'a que 34 mètres de haut sur 43 de long à sa base. D'après la tradition, *Xelhua* aurait élevé la pyramide de Chollulan, en mémoire de l'éminence qui lui servit de refuge (1). Les briques furent tirées de la province de Tlalmanalco, au pied du mont *Cocotl*. Des files d'hommes établis depuis le lieu d'extraction jusqu'à Cholullan, étaient employés à leur transport. Les Dieux s'irritèrent à la vue de cet édifice, dont la cime était destinée à s'élever jusqu'au ciel, et ils le frappèrent de la foudre. Beaucoup des ouvriers furent tués et, par la suite, on éleva sur son sommet un temple à *Quetzalcohuatl*, adoré comme Dieu de l'air.

Duran, dans son *histoire* restée manuscrite donne du même événement, un récit qui ne diffère guères que par quelques détails. « Aussitôt, nous dit-il, que le soleil et la lumière eurent « remplacé l'obscurité, quelques hommes parurent. C'étaient « des géants aux traits difformes. Ils se divisèrent en deux « groupes qui se rendirent, l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident, « jusqu'à ce que la mer les arrêtât. Ils voulaient voir le lever « du soleil, ainsi que son coucher. Obligés de revenir sur « leurs pas, ils s'arrêtèrent à l'endroit appelé *Iztac cal ini ne-* « *minian* (litt. ; « *la demeure de la vie blanche ou civilisée* »). Afin de pouvoir parvenir jusqu'au soleil, ils se résolurent à élever une tour destinée à atteindre le ciel. A cet effet, ils réunirent les matériaux qui consistaient spécialement en terre glaise et en bitume, puis l'on se mit résolument à l'œuvre. Toutefois, le Seigneur d'en haut dit aux autres divinités : « Avez-vous remarqué comment les habitants de la terre ont

(1) Humboldt, *Vues des Cordilières*, p. 31 et 32 (Paris, 1813). — *Hist. des nat. civil.*, t. I; liv. III; chap. III; p. 301, et *pièces justificat.*; p. 433.

« élevé une tour si haute et si superbe pour monter ici, char-
« més qu'ils sont de la lumière du soleil et de sa beauté?
« Venez, confondez-les, car il n'est pas juste que les mortels
« vivant dans la chair se mêlent avec nous ». Aussitôt, les Dieux prenant leur route vers les quatre points de l'horizon, boulversèrent comme la foudre l'œuvre des géants. Ceux-ci, épouvantés, s'enfuirent dans toutes les directions.

Nous ne nous étendrons point sur quelques particularités de cette légende, dont l'origine Américaine semble incontestable. Tel est, par exemple, le rôle assigné au nombre 4 et au sujet duquel, un mot a déjà été dit dans notre travail sur *Votan*. *Xelhua* l'architecte et ses six compagnons sont évidemment l'emblème des *Quinamés*. Ce peuple, adorateur de *Tlaloc* et de *Tezcatlipoca*, habitait effectivement le plateau d'Anahuac avant l'arrivée des Toltèques Orientaux, et on nous le représente d'ordinaire composé de géants superbes et cruels, et voué à la colère céleste à cause de son orgueil et de sa perversité (1). Le nom même de *Xelhua* ne serait-il pas dérivé de *Chollulan*, litt. « ville de l'exilé. » Elle aurait été ainsi nommée à cause du séjour qu'y fit *Quetzalcohuatl*, chassé de Tollan. Il s'agirait donc ici d'une étymologie fabriquée après coup, comme celle de *Francs*, dérivée de Francion (2), fabuleux descendant d'*Hector* ou de *Turcs* que l'on a voulu rattacher à un prince Troyen appelé *Turcus*.

Admettons, si l'on veut, que les auteurs chrétiens qui nous ont transmis ces légendes américaines se soient un peu laissé influencer par les réminiscences bibliques, qu'en ce qui concerne spécialement le déluge, les affinités originelles avec le récit de la *Genèse*, soient moins prononcées que ne l'avait cru *Hum-*

(1) Veytin, *Hist. antig, de Méjico* ; t. I ; cap. XIII ; p. 152.

(2) *Lettres sur l'histoire de France* par Augustin Thierry ; lettre V^e ; p. 46. (Paris, 1846). *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes*, par M. E. Beauvois, section F ; chap. II ; n° 22 et suiv. p. 469 et 470 (Paris 1867).

boldt (1) ; il n'en est pas moins vrai que le récit de la tour de Babel a dû être porté d'Asie dans le Nouveau-Monde, peut-être par l'Indo-Chine (2), dès le commencement de notre ère et peut-être avant. Une migration asiatique, plus récente dont nous parlerons tout-à-l'heure, mais bien antérieure à *Colomb*, pourrait bien avoir introduit au Mexique, une version relativement assez fidèle des récits de Moïse, concernant le cataclysme diluvien. Maintenant, comment expliquer ce double emprunt fait à la fois par la légende de *Quetzalcohuatl* et à celle du *Bacchus* hellénique et à l'histoire de *Noë* ? On pourrait faire observer tout d'abord, qu'à un certain point de vue, le fils de *Liamekh* et celui de *Sémélé*, se rapprochent un peu de l'autre. C'est au restaurateur du genre humain que la Bible attribue la découverte de la vigne et de l'art de fabriquer le vin, dont il fait sur lui-même une assez fâcheuse épreuve. De son côté, *Bacchus*, s'il débuta par être la personnification de l'astre du jour dans sa course à travers les signes du Zodiaque, et celui des forces génératrices de la nature, finit par être adoré principalement comme le Dieu du vin et de l'orgie. C'était ce dernier caractère qui, dès une époque assez reculée, prédomina en lui. Rien d'étonnant, par suite, à ce que les Mexicains aient confondu en un seul tout, les récits d'origine Gréco-Orientale et ceux de provenance Hébraïque et qu'ils les aient appliqués au principal de leurs héros légendaires. Mais il y a plus, très-probablement, cette confusion n'est nullement d'origine américaine, et les peuples de l'Anahuac ne l'ont maintenue qu'à l'imitation des colons asiatiques qui vinrent porter chez eux les linéaments du mythe de *Quetzalcohuatl*.

On en trouve déjà des traces chez les Hellènes des temps postérieurs à notre ère. Ainsi, d'après *Nonnus*, Jupiter aurait

(1) Humboldt, *Vues des Cordilières*, p. 32, 207 et 226.

(2) *Le mythe de Votan* ; § IV ; p. 101 et 102.

vengé la mort de l'ancien Bacchus ou Bacchus Zagréen, mis en pièces par les Géants et les Titans, en détruisant le monde et le submergeant sous les eaux du déluge (1).

C'est immédiatement après cette grande catastrophe, que le poëte fait naître un *second Bacchus*, lequel enseigna aux hommes la culture de la vigne. Impossible, on en conviendra de se rapprocher davantage du texte biblique. Les légendes Thessaliennes ne nous le rappellent point d'une façon moins frappante. Elles attribuent la découverte du vin, sinon à *Bacchus* lui-même, du moins au fils de *Deucalion* qui était, à vrai dire, leur *Noë*. Le nom d'*Oreste* (2) ou le *Montagnard*, donné à cet inventeur, renferme une allusion évidente aux côteaux sur lesquels on cultive le précieux arbuste.

Une autre remarque achèvera de nous faire comprendre le rôle que joue le souvenir du déluge dans la légende bacchique. Sans doute, nous ne saurions accepter l'étymologie sémitique proposée par des savants distingués pour le nom de *Dionysos*. Ils le traduisent par « *Dieu de Nyssa* ou de *Nihha*. » (3) Une localité du nom de *Nihha* existe aujourd'hui encore en Syrie, et l'on y passe après avoir quitté *Zarkhlèh*. Elle correspond à la cité antique de *Nyssa*, siége de la domination de Lycurgue. On sait que ce prince, à la tête de ses Arabes, symboles des nomades rebelles à la vie agricole, fit la guerre à Bacchus. Maintenant, le nom de la ville en question nous ramènerait à l'Araméen *Nihho* (deliciæ), dont la signification, comme le remarquent les Saints Pères, n'est pas sans quelque rapport avec la joyeuse divinité bacchique. Toutefois, nous ne sommes encore

(1) Nonnus, *Dionysiaq.*; chant VIe.

(2) *Abrégé de l'origine de tous les cultes* par Dupuis ; chap. VII ; p. 174. (Paris, an VI).

(3) *Etudes religieuses, historiques et littéraires*, par des Pères de la Compagnie de Jésus ; avril 1866 ; n° 10, pp. 514 et suiv. — *Etudes archéologiques de Ghazir. Voyage dans le Liban et dans l'Anti-Liban*, par les Révérends Pères A. Bourquenoud et A. Dutau.

là qu'en présence d'un dérivé dont la racine se retrouve dans l'hébreu *Noahh* (repos), d'où là forme *Hiphil*, *Hinniahh* (faire reposer). On passe de là, tout naturellement, au nom de l'inventeur de la vigne : *Noahh* en hébreu, *Nouahh* en arabe. En vain, on invoquerait ici la difficulté d'expliquer le double *S* du nom grec de la ville de *Nyssa*. Mais le gosier hellénique ne pouvant se prêter à la dureté des gutturales aspirées des dialectes sémitiques, les aura tout naturellement transformées en sifflantes ou chuintantes. C'est là un genre d'adoucissement très-fréquent dans la plupart des idiomes connus. Est-ce que le *Ç* du Sanscrit ne tient pas régulièrement la place d'un *K* de l'ancienne langue aryaque, lequel s'est maintenu en grec? C'est ce que nous prouve par exemple la comparaison des termes Sanscrits : *Svaçouras* (gendre) pour *Svakouras*; *Çvan* pour *Kvan* (chien) avec les termes grecs ἑκυρος, κύων. Il n'est pas jusqu'aux idiomes des enfants de Sem, si tenaces cependant dans leurs procédés phonétiques, chez lesquels on ne retrouve des traces de mutations identiques. Le mot *Djebel* (montagne) de l'arabe, dérive d'une forme plus ancienne conservée dans l'hébreu : *Gébel*, ou mieux *Guébel*. Ne se rappelle-t-on pas également l'arabe-égyptien *Djamous* (buffle), qui n'est qu'une correction du terme littéral *Gamous*? Enfin, M. Halévy a constaté la transformation fréquente de la gutturale initiale en sifflante dans le vieil idiome himyarite.

Du reste, si, pour échapper au reproche de fabriquer une étymologie hybride, moitié aryenne, moitié sémitique, on voulait à toute force chercher dans les dialectes de la Phénicie ou de l'Arabie, l'origine de la première syllabe de *Dionysos*, rien ne serait, en vérité, plus facile. Rappelons-nous seulement cette prélixe *Du* ou *Dhou* des noms donnés par certaines tribus arabes, à leur premier ancêtre, à celui qui correspondait pour elles à la fois à l'*Adam* et au *Noë* bibliques. Tels sont, par exemple, le *Dusarès* des tribus du Hedjaz, le *Dhou-Norvas* des fils de

Joctan. Il suffira d'admettre une forme archaïque *Dhou-Noahh*. L'origine sémitique et l'identité parfaite du nom de *Dionysos* avec celui du patriarche hébreu se trouveront ainsi parfaitement établies. On pourra même, avec un peu de bonne volonté, y rattacher le *Dhonoach* ou *Dhonach* Sanscrit, surnom donné à *Chiwa*, le Dieu des orgies sacrées, le *Bacchus* de l'Inde. Quelqu'ingénieuse qu'elle soit, nous avouons qu'une telle explication est loin de nous paraître plausible. Si nous sommes tout disposé à nous ranger de l'avis des Saints Pères en ce qui concerne la transformation du nom de ville *Nihha* en *Nyssa* chez les Grecs; en revanche, nous répugnerions beaucoup à admettre l'origine sémitique du nom de l'une des grandes divinités helléniques. L'on chercherait vainement, croyons-nous, un second exemple d'une pareille bizarrerie. Que l'on ne nous objecte point ici celui des *Cabires*, d'extraction essentiellement phénicienne ou chananéenne *Cabirim* θεοὶ μέγαλοι. Bien que certains auteurs aient voulu voir en eux les trois divinités infernales ; *Pluton*, *Proserpine* et *Mercure Psychopompe*, que Cicéron les fasse fils de *Proserpine* et qu'Hérodote leur donne *Vulcain* pour père, leur rôle est toujours resté des plus modestes dans la mythologie grecque. Quelques-uns même, outrepassant les règles d'une critique saine et sévère, ne considèrent les *Cabires* que comme des hommes divinisés, à la façon des *Dactyltes*, des *Curètes* et des *Corybantes*. Pour les peuples d'Italie, ils se bornèrent à en faire des divinités pénates. (1) En tout cas, leur culte, sauf peut-être à Samothrace, ancienne colonie phénicienne, resta d'une importance fort secondaire, et l'on ne saurait nullement, sur ce point, les comparer au Dieu de la vigne. Et d'ailleurs, quoi de plus étrange, de plus inacceptable à première vue, que le composé hybride, mi-partie grec et mi-partie chananéen de *Dhou-Noahh* pour *Noë?*

(1 Fr. Noël, *Dict. de la Fable*, art. *Cabires*.

Impossible donc, à notre avis, de refuser à admettre, pour le nom de *Dionysos*, une étymologie indo-européenne. Il faut avouer seulement que plusieurs ont été proposées qui ne soutiennent guère l'examen. « Dionysos ou Deunysos fut ainsi ap-«pelé, dit l'*Etymologicon Magnum*, parce qu'il régnait à Nysa(1).» Mais où vit-on jamais l'un des principaux dignitaires de l'Olympe tirer son nom de celui d'une ville ou d'une localité géographique quelconque ? Ce serait bien plutôt le contraire qui pourrait parfois se produire. Si l'Italie est assez souvent désignée du nom de *Saturnia Tellus*, c'était en souvenir du séjour qu'était censé y avoir fait le père de Zevs ; mais jamais on ne se serait avisé d'appeler ce dernier *Italus*. Si le nom de *Romulus* paraît avoir, dans l'origine, eu exactement le même sens que *Romanus*, n'oublions pas que ce fondateur mythique de la cité romaine, avant d'être honoré comme dieu, avait commencé par être regardé comme un simple mortel. L'épithète de *Cercopia* donnée à la Crète a aussi une origine mythologique et signifie ; « Terre de Cécrops ou de *Kaçyapa*, (litt. : «le Buveur « de Soma (2) »). Enfin, c'est la déesse *Athéné* (3) qui donne son nom à la métropole de l'Attique, au lieu de le recevoir de cette dernière. D'ailleurs, si l'on voulait signifier « Dieu de Nyssa, » il faudrait dire *Nysodios* et non point *Dionysos* (4). Désespérant sans doute de rien trouver de satisfaisant dans la langue grecque, Kreutzer s'adresse au Sanscrit. *Dionysos* ne serait, d'après l'auteur allemand, qu'un composé des deux termes *Devas* (dieu) et *Nicha* (nuit), litt. « le dieu nocturne. » Il rapproche ce terme du surnom *Nyctélius* ou nocturne (5), sous

(1) *Voyage dans le Liban et dans l'Anti-Liban*, p. 514.

(2) *La Légende athénienne. Etude de mythologie comparée*, par M. Emile Burnouf ; chap. 5e, § 2, p. 184.

(3) *Ibid.* Chap. 3, p. 67 et suiv., et chap. 5, p. 159 et suiv.

(4) *Ibid.* Chap. 5, § 3, p. 205.

(5) *Religions de l'antiquité*, de Fr. Kreutzer, trad. par Guigniaut ; t. III, liv. 7, ch. 2, § 2, p. 86.

lequel Bacchus avait un temple à Mégare. C'est, du reste, cette même racine *Nicha*, que l'on retrouve dans le nom des monts *Nichadas*, où les soldats de l'armée d'Alexandre, travaillés du mal du pays, s'imaginèrent, à la vue d'abondants vignobles, avoir retrouvé la patrie de *Dionysos*. Bohlen a péremptoirement fait ressortir tout ce qu'aurait d'incompatible avec le génie des langues indiennes, ce composé *Dévanicha* ou mieux *Dévanichi*.

L'explication la plus plausible serait donc encore fournie par le composé Sanscrit *Div-Anuya*, litt. « fils de Dyâus, » *Id est* « fils de *Zevs* ou Jupiter, » et cela, malgré quelques petites difficultés étymologiques dont nous n'avons point à entretenir ici le lecteur (1).

Quoi qu'il en soit, si le dieu grec est bien, quant à son nom et à ses attributs les plus caractéristiques de sa légende, d'extraction indo-européenne, une influence orientale et peut-être même sémitique ne s'en fait pas moins incontestablement sentir dans certaines parties de son histoire. Son vêtement est tout asiatique ; son culte arrive à Athènes par la Thrace et l'Asie-Mineure. L'on a vu quels motifs nous portent à reconnaître l'étymologie phénicienne ou mieux chananéenne du nom de ces cités de *Nyssa, Nysa* ou *Nysaea* que la géographie ancienne nous présente à foison, tant en Thrace (2) que dans l'Asie-Mineure, la Syrie et même l'Inde. Tout nous porterait à voir dans la plupart d'entre elles autant de colonies phéniciennes. Si elles nous sont invariablement données comme les foyers du culte de *Bacchus*, cela pourrait tenir, soit à la ressemblance des mystères, de certaines cérémonies d'initiation en vigueur chez ces Orientaux et ceux qui accompagnaient le culte de *Dionysos*, soit à l'analogie que l'on crut retrouver entre les noms de ces

(1) *La Légende athénienne*, p. 206.

(2) *Géographie ancienne abrégée*, par M. d'Anville. T. 1er, p. 262, t. 2, pp. 165, 47 et 339 (Paris 1768).

cités le nom du Dieu grec. Personne, à coup sûr, ne sera aujourd'hui tenté de les rattacher à la racine νύττειν, (percer, blesser), à cause de l'ouverture de la cuisse de Jupiter, lequel reçut dans cette partie de son corps, le fils de Sémélé.

Une seconde opinion non moins incontestable consistait à voir simplement dans ce terme de *Nyssa,* le nom de l'une des nymphes à qui Jupiter aurait confié le Dieu encore enfant, nom qui aurait ensuite passé à diverses localités. Cette explication ne s'accorderait guère avec le rôle modeste et presque effacé que la mythologie assigne à la nourrice de *Bacchus.* Et d'ailleurs, il resterait à chercher pourquoi elle-même aurait été appelée *Nyssa* et ce que signifie cette expression.

Le plus probable, c'est qu'il en fut pour elle, exactement, comme pour les personnages plus illustres de *Romulus* et *Rémus.* L'imagination soit du peuple, soit même des pédants de l'époque, les fabriqua de toutes pièces, afin d'expliquer l'étymologie devenue obscure du nom de la ville de Rome. On ne se rappelait plus en effet son affinité primordiale avec le Thrace στρύμων *fleuve,* le grec ῥύω, ni qu'il signifiait simplement à l'origine « *la ville du fleuve* (1). » Quant au surnom de *Nysœus* donné à *Bacchus,* à cause d'une cité soit de Thrace, soit d'Arabie où Mercure l'aurait conduit, sur l'ordre de Jupiter pour le remettre entre les mains des nymphes et où plus tard le jeune Dieu inventa l'art d'exprimer le jus de la treille, son affinité avec *Nyssa* n'est point douteuse.

Les réminiscences Asiatiques se font encore sentir dans les voyages attribués à ce Dieu et l'itinéraire qu'on lui fait suivre. C'est sur les régions situées à l'Orient de la Grèce qu'il dirige ses conquêtes et ses pas. *Nonnus* nous représente le jeune Bacchus confié aux soins d'*Ino,* fille du phénicien *Cadmus* et

(1) *Noms propres anciens et modernes, Etudes d'onomatologie comparée* par M. Robert Mowat, p. 4. (Paris, 1869).

sœur de *Sémélé* (1). La mère du Dieu de la vigne était donc elle-même considérée comme native de l'Asie. Après avoir passé son enfance en Phrygie, *Bacchus* traverse l'Astacus, fleuve de la Bithynie (2), pour se rendre chez les Assyriens (3). Nous le voyons ensuite visiter la Syrie (4) et les rives de la mer Rouge, puis, à la tête de son armée, il défait les Indiens sur les bords de l'Hydaspe (5). Ce n'est qu'à la suite d'un nouveau voyage en Syrie (6), que le Dieu se rend enfin en Grèce, où il séjourne à Thèbes (7), puis à Athènes (8). Tout cela veut dire simplement que, si contrairement à l'opinion de certains savants qui croyaient la vigne importée de Perse en Europe, l'on a constaté existence de cet arbuste en nos climats, dès une époque géologique antérieure à la nôtre, c'est néanmoins, sans aucun ute, d'Asie que la Grèce reçut ses premières leçons en ce qui cerne la viticulture et l'art de faire le vin.

Le même motif nous explique certaines ressemblances entre légende de *Bacchus* et celle de plusieurs divinités orientales, lles que l'Egyptien *Osiris* et l'*Adonis* vénéré en Phénicie. ous voulons parler ici de ces affinités qui ne tiennent pas seulement à l'identité du rôle assigné à ces dieux considérés comme personnification de phénomènes naturels, mais accusent un emprunt plus ou moins direct. Tel semble le cas, par exemple, pour Bacchus *Hyès* (9), c'est-à-dire *humide*. Plutarque nous dit positivement qu'il n'est autre qu'*Osiris*. Il ajoute que cette dernière divinité ayant secouru *Jupiter* dans sa lutte con-

(1) Nonnus, *Dionysiaq.*; chant X^e^.
(2) *Ibid.* chant XIVe.
(3) *Ibid.* chant XVIIIe.
(4) *Ibid.* chant XX.
(5) *Ibid.* chant XXIII.
(6) *Ibid.* chant XL.
(7) *Ibid.* chant XLV.
(8) *Ibid.* chant XLVII.
(9) Plutarque, *Œuvres philosophiques* (de Iside et Osiride).

tre *Apophis,* frère du Soleil, fut adoptée comme fils, sous le nom de *Dionysos,* par le maître de l'Olympe. L'auteur grec *Anticlidès* admet évidemment cette identité, puisqu'il fait de *Bacchus,* l'époux d'*Isis,* c'est-à-dire *Osiris* en personne. Cette opinion aurait, il est vrai, été contradictoire avec celle de plusieurs auteurs Egyptiens, lesquels voient simplement dans le Dieu du vin, l'un des enfants d'*Isis.*

D'un autre côté, des prodiges de nature presque identique signalent à la fois la naissance du fils de *Sémélé* et celle du Dieu de la Phénicie. *Bacchus,* au sortir du sein maternel, passe le reste du temps de la gestation, dans la cuisse de Jupiter et il la fend au bout des neuf mois révolus pour paraître à la lumière (1). De même, *Adonis* est fils de la fameuse *Myrrha* qui fut changée en l'arbre à parfum de ce nom, à la suite de son inceste avec *Cinyre,* son propre père (2). *Ovide* nous représente le jeune héros obligé de briser l'écorce maternelle, au moment de sa naissance. Une autre version concernant *Dionysos* nous représente les nymphes occupées à retirer le Dieu enfant des cendres, après que sa mère a été consumée par la foudre du maître de l'Olympe. Cette légende, sans se rattacher d'une manière bien claire à celle d'*Osiris,,* pourrait bien cependant, elle aussi, avoir une origine Egyptienne. Rappelons-nous le Phénix renaissant de ses cendres, et s'envolant radieux du bûcher où il s'est volontairement précipité. Sans doute, cette assimilation de Bacchus avec Adonis est pour quelque chose dans l'erreur commise par le bon Plutarque, lequel identifie le Dieu des Juifs avec le fils de Sémélé (3). Rappelons-nous, en effet, l'épithète d'*Adonaï* « Seigneur, » souvent décernée à l'Eternel par les auteurs bibliques. C'était précisément le nom

(1) Nonnus, *Dionysiaq.* chant IXe. Ovide, chant IIIe; métam. VI et VII.

(2) Ovide, chant IIe ; métam. X et XI.

(3) Plutarque, *Œuvres morales et philosophiques* (*le 4e livre des propos de table,* question 5e).

sous lequel les Phéniciens de Byblos désignaient leur principale divinité (1).

Les mésaventures éprouvées par *Dionysos* ne sont même point sans quelques ressemblances avec celles de l'époux d'Isis et du Dieu Syrien. Quelques mythographes disent que pendant la guerre des Titans contre les Dieux, *Bacchus* tomba aux mains de ses ennemis. Ceux-ci le coupèrent en morceaux, mais *Minerve* prit sa tête qui respirait encore et la porta à Jupiter. Celui-ci recueillant les restes de son fils, les anima de nouveau, après que *Bacchus* eut dormi trois nuits avec *Proserpine*. N'est-ce pas tout à fait là l'histoire d'Osiris, dont le cadavre fut mis en pièces par ordre de son frère *Typhon*? *Isis* parvint à retrouver les morceaux du corps de son époux qui avaient été dispersés en différentes localités de l'Égypte, sauf un seul, et les plaça dans un cercueil.

La compagne d'*Orsiris* consacra la représentation de cette partie du cadavre qu'elle n'avait pu retrouver. De là, disait-on, l'origine du culte du Phallus qui jouait également un grand rôle dans les fêtes de Bacchus (2). Remarquons surtout ce nom de *Typhon* ou *Typhée*. Il y avait un monstre ainsi appelé, dans la mythologie Hellénique. *Homère* nous le représente comme un géant anguipède qui prit part à la guerre des Titans contre les Dieux. Ayant saisi Jupiter par le milieu du corps, il lui coupa les bras et les jambes avec une faux de diamant et le renferma ensuite dans un antre, sous la garde d'un monstre, moitié fille et moitié dragon. *Mercure* et *Pan* ayant surpris la vigilance de ce gardien, délivrèrent le maître de l'Olympe qui finit par triompher du géant et l'ayant foudroyé, le précipita sous l'Etna. Ainsi ce même terme de *Typhon*, servait à désigner à la fois chez les Grecs, et l'adversaire d'Osiris, le plus célèbre

(1) *Dict. de la fable* par Fr. Noël. Art. Bacchus, t. I; p. 182.

(2) Plutarque, *Œuvres morales et philosophiques* (de *Iside et Osiride*).

des Dieux du Panthéon Egyptien et celui de *Jupiter*, le maître de l'Olympe, qui lutta contre Bacchus.

Passons maintenant à un autre exemple, celui d'une épisode de la légende Dionysienne très-probablement empruntée et à la fois à celle d'*Adonis* et à l'histoire du Dieu Égyptien. *Nonnus* nous représente le Dieu de la vigne contraint de chercher dans les flots de la mer Erythrée, un refuge contre les fureurs et les menaces de l'Arabe *Lycurgue* (1). Ainsi l'on voit *Typhon* ordonnant de jeter dans le Nil, le coffre où il vient de renfermer Osiris. Néréides et Nymphes s'empressent de consoler le fugitif, tandis que ses fidèles compagnons, allant à sa recherche, font retentir les airs de leurs sanglots et de leurs gémissements. Les témoignages de leur douleur rappellent à la fois les plaintes d'Isis s'efforçant de retrouver les restes de son époux, ou de Vénus, tandis qu'on lavait dans les eaux du fleuve, la blessure de son cher Adonis, et celles des femmes de Byblos célébrant la commémoration de la mort de ce dernier.

Tout ceci se rattache de la façon la plus catégorique à l'une des superstitions populaires de la Phénicie. Il y avait près de Byblos, un fleuve du nom d'Adonis qui se jetait dans la Méditerranée. A certaines époques de l'année, il charriait vers la mer ses ondes rougies par les sables que le vent y apportait du Liban. On ne manqua pas d'attribuer cette coloration au sang du Dieu dont la plaie aurait été lavée dans le fleuve. Quoiqu'il en soit, le sang de la grande divinité Phénicienne suivant la même route que Bacchus, allait, comme ce dernier, se perdre dans la mer Occidentale. Mais bientôt le fils de Sémélé sort des eaux; Adonis revient à la vie, sitôt l'arrivée à Byblos de ce petit vaisseau, parti d'Égypte (2) et contenant des lettres qui invitaient le peuple à se réjouir, parce que le Dieu était retrouvé. La

(1) Nonnus, *Dionysiaq*, chant. XX.

(2) *Voyage dans le Liban et l'Anti-Liban*, p. 510.

réapparition de ces deux divinités marque la fin de la mauvaise saison et le triomphe de l'astre du jour sur les ténèbres et les frimas.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les Grecs semblent avoir fourni à la légende d'Osiris, certains détails pris au récit des aventures de Bacchus, tant ils étaient convaincus de l'identité des deux personnages. Le fils de Sémélé avait été faire la conquête de l'Inde et y enseigner les arts agricoles, spécialement la culture de la vigne. Plutarque fait jouer un rôle analogue à son Osiris, dont quelques auteurs, par vanité nationale, avaient été jusqu'à en faire un fils de Phoronée, roi d'Argos (Phoronée-Pharaon ?) Voici dans quels termes s'exprime l'écrivain de Chéronée (1);

« Osiris régnant en Egypte, retira incontinent les Egyp-
« tiens de la vie indigente, souffreteuse et sauvage, en leur
« enseignant à semer et à planter, en leur establissant des
« loix, et leur monstrant à honorer et à révérer les Dieux, et
« depuis, allant par tout le monde, il l'apprivoisa aussi, sans y
« employer aucunement la force des armes, mais attirant
« et gaignant la plus part des peuples par douces persuasions
« et remonstrances couchées en chansons, et en toute sorte
« de musique, dont les Grecs eurent opinion que c'était le même
« que Bacchus. »

Nous doutons fort que la légende ici rapportée par Plutarque doive être considérée comme primitive, du moins en Egypte. Comment serait-ce possible, de la part d'un peuple aussi dominé par l'amour-propre national que les sujets des Pharaons, qui s'intitulait orgueilleusement lui-même *Rout en Rom*, (2) ou « Racine du genre humain, » ne fesait pas le commerce

(1) Plutarque, *De Iside et Osiride.*

(2) *Ramsès-le-Grand, ou l'Egypte il y a* 3,300 *ans,* par M. F. de Lanoye, Int., § 5, p. 19 (Paris 1866.)

des caravanes, de peur de se souiller au contact des étrangers (1) et abhorrait la mer comme l'emblème de Typhon (2). Sans doute, il eût cru rabaisser la dignité de son Dieu et se ravaler lui-même en faisant voyager Osiris chez des étrangers, des barbares. Le récit en question n'aurait-il point été imaginé par les prêtres égyptiens, après la conquête d'Alexandre, pour se faire bien venir du vainqueur ? Les exemples de pareilles supercheries n'ont été rares en aucun temps, et ils semblent avoir été surtout fréquents chez les compilateurs et prêtres de l'Orient hellénisé (3).

Quoi qu'il en soit, les emprunts faits par la légende de l'un de ces personnages aux autres s'expliquent, on ne peut plus aisément, par la similitude du rôle à eux départi, et la conscience plus ou moins claire qu'avait le peuple de leur identité substantielle. Nous avons déjà vu dans *Dionysos*, à la fois, un personnage solaire et l'emblème de la chaleur féconde. Il en est exactement de même pour *Osiris*. Aussi Plutarque nous dit-il que les Egyptiens faisaient de l'eau, ou principe humide, l'emblème de ce Dieu. Le même auteur identifie encore *Osiris* à la *Lune* (4), symbole par excellence de l'élément féminin et humide, dans la plupart des antiques mythologies. D'un autre côté, il personnifiait également le soleil. C'est ce que démontre la tête d'épervier dont le Dieu apparaît souvent affublé sur les monuments de l'époque Pharaonique.

Le manteau de teinte lumineuse et éclatante, sans mélange d'aucune autre couleur, dont Plutarque le représente affublé (5),

(1) *Le Christ devant le Siècle*, par M. Rosely de Lorgues. Chap. v, § 1er. p. 155 (Paris 1851).

(2) Plutarque, *De Iside et Osiride.*

(3) *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniaton*, par M. le baron d'Eckstein. P. 180 du *Journal asiatique*, année 1859.

(4) Plutarque. *De Iside et Osiride.*

(5) Plutarque, *ubi suprà.*

le fouet à trois cordons qu'il tient de sa main droite pour exciter les chevaux qui traînent son char pendant sa course journalière, les rayons dont les artistes, d'une époque postérieure, il est vrai, ornent son front, aussi bien que celui d'Apollon, nous ramènent tous au même ordre d'idées. Enfin, l'épisode d'Osiris trompé par les artifices de *Typhon*, enfermé dans un coffre, puis coupé par morceaux, et allant enfin régner aux enfers sous le nom de *Sérapis*, nous apparaît comme l'emblème évident du soleil vaincu par les frimas de la mauvaise saison, de la lumière céleste que remplacent les ténèbres de la nuit.

Une donnée plus exclusivement solaire apparaît dans le mythe d'Adonis, bien que quelques-uns aient voulu faire de ce personnage l'emblème du grain caché sous terre pendant l'hiver, pour lever au printemps. Le Dieu Syrien, amant de Vénus, c'est-à-dire le soleil qui vivifie la nature, périt d'une blessure à l'aîne, que lui a faite un sanglier (1). Cela exprime clairement que les rayons du soleil, lorsqu'il s'éloigne de notre hémisphère, semblent perdre leur vertu fécondante, que toute végétation alors s'arrête, meurt ou languit. Le sanglier, grand destructeur de racines, grand ennemi de l'agriculture, est naturellement pris comme image de l'hiver. C'est là un genre de symbolisme dont nos cultivateurs riverains des forêts de l'état sentiraient facilement l'éloquence et la justesse. Le cours d'eau où l'on lave le corps du Dieu, se jette dans la Méditerranée, c'est-à-dire dans l'Océan Occidental. Serait-ce un emblème du soleil qui, chaque soir, disparaît du côté de l'Ouest et semble se perdre dans les flots marins? A l'exemple de la Vénus Syrienne, les femmes d'Alexandrie, de Byblos, témoignent par leur attitude morne et désolée, par leurs gémissements, du deuil de la nature. Mais voici soudain les plaintes qui se transforment en cris de triomphe et d'allégresse. C'est que le Dieu

(1) Plutarque, *Œuvres morales et philosophiques (Des propos de table*, question 5e). — Ovide, chant x; *Metam* 16e.

est ressuscité. L'astre du jour a quitté l'hémisphère austral, pour rendre à nos campagnes, toute leur parure.

Sous le nom de *Jardins d'Adonis* (1), on portait en procession aux fêtes de ce héros, des corbeilles, des vases d'argile ou même d'argent, remplis de terre et ensemencés. Ils ne tardaient point à se couvrir d'une tendre verdure. Cette cérémonie nous montrerait dans Adonis, l'emblème de la vie végétale, tour à tour, suspendue et renaissante. Au reste, tous ces phénomènes offrent entre eux une fort étroite connexité. Comment concevoir un Dieu solaire qui ne soit pas, en même temps, celui des travaux agricoles et de la germination?

L'esprit léger des Grecs, leur riante imagination ne pouvait se faire à l'idée d'une divinité qui mourait pour renaître. Le trépas, à leurs yeux, n'était que le lot, et si l'on ose s'exprimer ainsi, le privilège de l'humaine nature. Aussi voyons-nous Plutarque tenir Adonis pour un simple mortel, indûment promu aux honneurs de l'Olympe; et cela bien qu'il l'identifie formellement avec Bacchus (2), on ne s'explique pas trop que ce raisonnement ne l'ait point également induit à contester la divinité d'Osiris.

Que la légende de ce dernier ait fait des emprunts à celle d'Adonis, c'est ce qui ne semble pas contestable. Ainsi la tradition Égyptienne fait arriver à Byblos, le coffre renfermant les restes de l'époux d'Isis. C'est, sans doute, en mémoire de cet événement, que chaque année, les riverains du Nil confiaient aux flots, ce coffre ou petit vaisseau, annonçant aux Phéniciens la résurrection du Dieu. N'oublions pas que la Syrie fut de tous temps, comme elle l'est encore de nos jours, la terre classique des initiations secrètes et des mystères. Ceux de Byblos, notamment, étaient déjà célèbres en Égypte, plus de XIV siècles avant

(1) Plutarque, *Œuvres morales; Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices.*

(2) Plutarque, *Œuvres philosophiques; Propos de table;* liv. IV, quest. 5e.

notre ère (1). Nous verrions ici une nouvelle preuve de l'influence qu'exerça sur les riverains du Nil à plusieurs époques de leur histoire, la race de Sem, et cela, malgré cette répugnance pour l'étranger non moins prononcée chez les anciens Égyptiens que chez les habitants actuels du Céleste-Empire. Aussi l'épithète d'*Osiris Syrien* appliquée à Adonis, ne nous paraît-elle pas parfaitement juste. Il vaudrait mieux qualifier *Osiris*, d'*Adonis de l'Égypte.*

Un dernier trait de l'histoire du Dieu Égyptien rappellerait celle de l'amant de Vénus. L'on sait l'adultère involontaire commis, peu avant sa mort, par *Osiris,* avec sa sœur *Nephthys*, qu'il avait prise pour Isis. L'on a voulu voir là un emblème du Nil, confondant à la fin de son cours, ses eaux avec celles de la mer. De même la tradition représente Adonis descendu aux enfers et faisant la conquête de Proserpine. Afin de calmer le différend que cette intrigue avait soulevé entre Aphrodite et l'épouse de Pluton, Jupiter décida que le Dieu de Byblos passerait alternativement six mois sur terre et six mois au séjour infernal. C'est, dit-on, le symbole du blé qui reste caché sous terre pendant la froide saison. Pourquoi ne serait-ce pas également celui du soleil dans sa course annuelle ?

Expliquer par une confusion entre les mythes de Bacchus et d'Adonis, le nombre si considérable de localités Syriennes dont le souvenir se trouve mêlé à celui des aventures du fils de Sémélé, serait-ce faire preuve d'une excessive témérité ? Pour notre part, nous ne saurions le croire. D'ailleurs, quelle région dans l'antiquité, plus fameuse par l'excellence de ses vignobles que celle comprise entre l'Euphrate et la Méditerranée ? C'est sur les rives d'un fleuve de Syrie passant non loin d'Antioche, de l'Oronte, que le général Indien de ce nom est vaincu par le

(1) M. F. Chabas, *Voyage d'un Égyptien en Syrie,* chap. V, p. 156 et suiv. (Paris, 1866).

fils de Sémélé (1). Après la mort de son hôte, le roi d'Assyrie *Staphylus*, Dionysos prend de nouveau sa route sur Tyr et Byblos.

Le *Nyssa*, capitale des états de Lycurgue, l'antagoniste du Dieu de la vigne était, elle aussi, une cité Syrienne. Comme l'a fort bien fait remarquer un savant helléniste français, l'idée de cette forêt odoriférante dont elle se trouve ombragée dut être inspirée à Nonnus par un simple jeu de mots. Libanos signifiant, à la fois, et l'arbre qui produit l'encens et la chaîne du Liban (2). Il est vrai que l'arbre à encens propre aux régions les plus chaudes du globe, telles que l'Arabie heureuse, ne croît guère en Syrie, mais n'oublions pas que Lycurgue était donné comme chef d'Arabes. L'auteur d'un poëme mythologique, tel que les Dionysiaques, n'est pas tenu d'être très-fort en botanique, non plus qu'en topographie, et on peut bien lui passer de confondre l'Yémen avec l'Arabie des rives du Jourdain.

Après avoir vaincu et tué *Dériade*, général de l'armée Indienne, sur les bords de l'Hydaspe, c'est encore par l'Arabie et la Phénicie que Bacchus prend sa route pour retourner en Grèce. Tyr et Bérythe fixent ses regards d'une façon toute spéciale. Il plante la vigne sur les côteaux, témoins des amours de Vénus et d'Adonis (3). Ensuite, nous voyons Bacchus et Neptune se disputer la main de la nymphe Beroë (éponyme de la cité de Bérythe). Le Dieu des mers l'emporte sur son rival, grâce à l'intervention de Jupiter (4).

Enfin, Achille Tatius, ainsi qu'il a été dit plus haut, fait de Bacchus, la grande divinité nationale des Tyriens. Ce serait même dans leur ville, et pour reconnaître l'hospitalité reçue qu'il aurait fait présent du vin aux mortels.

(1) Nonnus, *Dionysiaq*. chant XVII°.

(2) Nonnus, *les Dionysiaques*, trad. par le comte de Marcellus, note 8 sur le chant XX, p. 89 des *notes* et *commentaires*.

(3) Nonnus, *Dionysiaq*. chant XLI.

(4) *Ibid*. chant XLIII.

D'un autre côté, l'on sait à quel point, les souvenirs relatifs au déluge s'étaient maintenus vivants au sein de la plupart des tribus de race sémitique. Rien d'étonnant, par suite, à ce qu'elles eussent appliqué à certaines de leurs divinités nationales, à Adonis, par exemple, quelques-uns des traits de l'histoire de Noë. La confusion faite par les Grecs entre Bacchus et Adonis, nous explique comment chez eux aussi, les traditions relatives à l'inventeur du vin, offrent, on l'a déjà vu, cette connexité singulière avec la tradition diluvienne. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que près de cette *Nihha* située sur la route de *Zarkhlèh*, au hameau de *Kérak*, l'on vous montre un prétendu tombeau de Noë. Nulle part, autant qu'en Syrie et dans la région voisine du Kurdistan ou de la Mésopotamie l'on ne voit, si nous osons nous exprimer ainsi, le patriarche biblique et le fils de Sémélé, se coudoyer l'un l'autre.

Dans les monts *Gordyens* (1) (au pays des Kurdes), se rencontrait un village de *Thémanim*, bâti, dit-on, par le patriarche lui-même après sa sortie de l'arche. La position en est déterminée avec beaucoup de précision par Benjamin de Tudèle, « deux jours, nous dit-il, conduisent de Nisibe à l'île *Ben-* « *Chamar*, renfermée entre les rives du *Dikel*, que les occi- « dentaux appellent Tigre, au pied des montagnes d'Araratou « du Taurus, à quatre milles environ du lieu où l'arche de Noë « s'arrêta ».

Ben Chamar est le *Djéziret-ibn-Omar* de nos cartes actuelles et aujourd'hui encore l'on y montre aux voyageurs, des fragments de bois et de bitume avec l'un des clous de l'arche de Noë. Les gens du pays vous indiquent également, sur le flanc de la montagne, la trace du chemin que suivit le patriarche pour en descendre.

Ajoutons que ce mont *Thémanim* fait partie de la chaîne de

(1) *Voyage dans le Liban et l'Antiliban*, p. 516 et suiv.

montagnes appelée *Zagros* par les Grecs et dont le nom semble, par parenthèse, se retrouver encore dans l'épithète de *Zagraeus* parfois donnée à Bacchus. « Le *Zagros* nous dit W. Smith « constitue la portion centrale de la grande chaîne de mon- « tagnes.... séparant l'Assyrie de la Médie et est aujourd'hui « représenté par la partie méridionale des montagnes du « Kurdistan ». Vraisemblablement c'est au même radical que se doivent rattacher les termes de *Zagros*, *Singarus* et de *Sennar, Scrinar, Sennaar* donnés par la Bible aux plaines d'Assyrie, jusque et y compris le pays de Babylone. Or, au sud des monts du *Zagros,* s'étendaient les champs Niséens (*Campi Nisaei*). Deux fleuves du nom de *Zabatus* (aujourd'hui *Zab*) arrosaient la contrée que l'on appelait aussi *Zabdicène.* L'île de *Djéziret-ibn-Omar* portait également le nom de *Zabda.* Enfin, non loin de là, se rencontraient les vignobles si renommés de *Holwan.*

Transportons-nous maintenant en Cœlé-Syrie. Les *Campi Nisaei* seront représentés par la *Nihha* actuelle. L'on y signale le tombeau de Noë, de même que l'on montre au bourg de *Thémanim*, l'endroit où l'arche s'arrêta. Ce dernier nom figure même sous la forme de *Témnin* et s'applique à deux villages, dont l'un situé à une heure de chemin à peine de *Nihha,* vers le nord. Peuplé de Métoualis, il s'appelle *Temnin el Tahhta* ou *inférieur,* par opposition à *Temnin-el-Fauquah* ou supérieur. Celui-ci se trouve à une distance d'environ vingt minutes du précédent. Sa population est composée d'une trentaine de familles Métoualies auxquelles se joignent quelques Grecs schismatiques et à la *Zabdicène* d'Assyrie, à l'île de *Zabda* correspondent sans aucun doute plusieurs localités Syriennes, les hauteurs de *Zebdâny* sur le versant oriental du Liban, et au bord de la plaine, la célèbre montagne de *Kafar-Zabad,* derrière laquelle se cachent à la fois le petit village de ce nom et *Aïn-Zibdé.* Vers le Nord, la rivière de *Sabât* ou *Tsabât* qui descend

des sommets de l'Antiliban jusqu'au pied du village de *Hhortâté* rappellent le *Yabatus* des monts Gordyens. Quant à la vallée de *Hhelbaun* à l'Est, si féconde en vin délicieux, elle semble l'équivalent parfait du *Holwan* des coteaux Iraniens.

Enfin, un voyageur du XIVe siècle, Ludolphe de Suchem, ajoute un nouveau cachet de certitude au système soutenu par les savants Pères Jésuites. Il raconte que venant de l'Antiliban à travers la région de Zebdâny, il arriva à la vallée de *Bokar* (la *Bequâ'ah* actuelle), laquelle portait encore de son temps, le nom de *Plaine de Noë*.

D'un autre côté, les souvenirs relatifs à Noë et au déluge ne nous apparaissent pas moins fréquents en Cœlé-Syrie. Les noms de localités commémoratifs, si nous osons nous exprimer ainsi, de ce grand événement paraissent, dès les temps les plus antiques, portés par les Sémites de la région Arménienne et de l'Assyrie, dans les contrées occidentales où ils s'établissaient. Inutile de faire remarquer que cette migration de termes géographiques, consacrés par la religion se manifeste d'une façon constante chez les races primitives. C'est ainsi que nous retrouvons l'*Arvend* et le *Bérézat* des traditions Iraniennes dans l'Oronte de la Syrie et le Bérécynthe Phrygien (1), que l'on signale un mot *Ida* en Asie-Mineure et un autre en Crète, que les *Tula, Tollan,* nous apparaissent dans les régions de la Nouvelle-Espagne, appliqués à des cités fort éloignées les unes des autres (2), etc.

Après tout, l'influence sémitique est partout frappante dans les traditions Helléniques, aussi bien que dans les traditions Indoues, relatives au Déluge; sans doute elle se fit sentir d'une manière continue, pour ainsi dire, et à des époques fort éloignées les unes des autres. Ainsi, Plutarque est le premier au-

(1) E. Renan, *de l'origine du langage;* chap. XI; p. 226 (Paris, 1868).

(2) *Le Mythe d'Imos*; § XVII; p. 311 du n° d'octobre 1872 des *Annales de philosophie chrétienne.*

teur grec qui fasse jouer à la colombe, dans la légende de Deucalion, un rôle évidemment identique à celui de la colombe de l'arche de Noë (1); et, sans aucun doute, il a plus ou moins directement emprunté ce détail à nos Livres Saints. Mais le Deucalion ou plutôt les Deucalions dont parlent les écrivains grecs de temps plus reculés offrent généralement, si l'on ose s'exprimer ainsi, une physionomie plus ou moins Orientale.

Un des personnages de ce nom, cité par Homère, fut un Troyen que tua Achille (2). Mais Troie n'était-elle point elle-même une ville sémitique? La chose a été soutenue, et par d'assez bons arguments. En tous cas, elle était voisine de la Lydie, peuplée par des enfants de Sem. Un troisième Deucalion, fils de Minos et frère de la célèbre Phèdre, règna en Crète. Mais, bien que l'on ait voulu trouver une origine Aryenne au nom de *Minos* et le rapprocher de l'Indien *Manou* (3), il n'en est pas moins vrai que les légendes qui se rattachent à son nom, ont une couleur toute phénicienne. C'est ce dont nous avons une preuve sans réplique dans l'histoire du Minotaure, auquel on offrait des victimes humaines. Ce monstre n'est autre que le *Baal* ou *Moloch* au front muni de cornes, adoré chez les peuples d'origine Chananéenne. C'est que la Crète fut, en effet, le champ de bataille dans lequel entrèrent en lutte, les civilisations Phénicienne et Hellénique. Ceci nous donnerait, sans doute, l'explication du nom de *Créta* porté par la fille du Deucalion échappé au Déluge. Il signifierait simplement que la légende en question, d'origine Asiatique, avait été introduite par les colons Phéniciens de l'île de Crète dans la Hellade. C'est précisément de cette Créta, qu'Astérius aurait eu un fils

(1) Plutarque. *Œuvres morales et philosophiques. Quels animaulx sont les plus advisés, ceux de la terre ou ceux des eaux.*

(2) Homère *Iliade,* chant XX, vers 478.

(3) *Die Herabkunst des feuers und des Gœttertranks,* par M. A. Kuhn; p. 21 (Berlin, 1859). — *Les origines Indo-Européennes ou les Aryâs primitifs,* par M. A. Pictet; t. II; chap. IV; § 377; p. 621 et suiv [Paris, 1863].

nommé également Deucalion. Or, Astérius fut, comme l'on sait, identifié au Jupiter ravisseur de la Sidonienne Europe, sœur de Cadmus. En un mot, presque partout où se retrouve ce nom de Deucalion, l'on rencontre également des traces d'influence Sémitique, et le nom de *Pyrrha* (1) ou la Rousse, donné à sa compagne, ne pourrait-il pas, au besoin, être rapproché de celui d'Adam (litt. : « le rouge »), porté par le premier homme, aussi bien que par le *fils aîné* de Jacob? Ajoutons toutefois que Pindare est le plus ancien des auteurs grecs qui nous parle du déluge de Deucalion. Il n'est mentionné ni par Homère ni par Hésiode.

Mais il est temps d'en revenir à l'Amérique. Voici un point sur lequel nous rappellerons, d'une façon toute spéciale, l'attention du lecteur. Nous voulons parler d'un emprunt fait par les annalistes Mexicains aux livres sacrés de l'Inde. Ce n'est pas, au reste, le seul exemple que l'on puisse citer, nous l'établirons dans un prochain travail, d'une aussi singulière coïncidence.

Il est question dans le Ramayâna (2) d'une sécheresse horrible qui désolait le royaume des Angas, en punition d'une faute commise par son monarque Laumapâda. Il n'y avait qu'un moyen de combattre le fléau, c'était d'envoyer, ajoute-t-il, chercher un jeune ascète de grande vertu, nommé *Rishyaçringa*. Son père était le fameux solitaire *Vibhandâka*, de la race de *Kaçyapa*. Sitôt ce jeune homme arrivé dans la capitale des Angas, une prophétie annonçait que l'on verrait tomber une pluie abondante. Le difficile, toutefois, était de mettre ce projet à exécution, car l'on redoutait la colère du *Rishi*, père de Rishyaçringa. Voici quel parti fut adopté.

Des Bayadères, les plus remarquables par leur grâce et leur

(1) Ovide, chant I; *metam.* 16e.

(1) *Ramayâna*, poëme Sanskrit de Valmiki, mis en français par Hippolyte Fauche (Paris, 1854), t. I; cap. VI, VIII, IX et X; p. 62 et suiv.

beauté, sont embarquées sur des radeaux, chargés d'arbres odoriférants, de boissons embaumées, de fruits pleins de saveur. Elles se tapissent parmi les lianes et les broussailles de la forêt, afin d'éviter la rencontre de Vibhandâka. Puis, sitôt ce dernier parti pour vaquer à ses œuvres de pénitence, elles se présentent devant son fils. Le poëte nous trace un long tableau des artifices qu'elles emploient pour séduire le jeune ascète; elles lui font manger à son insu des confitures façonnées en forme de fruits, ce qui lui était interdit par sa règle. Ensuite, elles lui donnent un rendez-vous pour le lendemain. Au retour de son père, Rishyaçinga lui raconta tout ce qui avait eu lieu. « Les démons prennent une forme séduisante pour la ruine de la pénitence » lui répond le Kaçyapide. Néanmoins, les Bayadères finissent par emmener le jeune ascète sur leur radeau fleuri, et sitôt qu'il entre dans la capitale du royaume des Angas, une pluie abondante commence à tomber. Le vieil anachorète prend son parti de tous ces événements dont il juge l'accomplissement voulu par les Dieux. Laumapâda donne en mariage à Rishyaçringa, Cansa, fille de Daçaratha, roi d'Ayaudhyâ qu'il avait adoptée. Ensuite, le jeune ermite se rend à la cour de ce dernier prince dont le Ramayâna vante la gloire et la grandeur. Il était, nous dit-on, semblable aux quatorze Dieux et très-versé dans la connaissance des Vêdas. Ses sujets coulaient leur vie au sein de la joie et de l'abondance. Il n'y avait pas, ajoute la légende, d'indigent dans ses Etats qui ne possédât des pendeloques, son aigrette, ses bouquets de fleurs et des bijoux étincelants. Toutefois, ce monarque si méritant n'avait pas de fils; sur l'avis de *Soumantra*, le plus sage de ses conseillers, il envoya quérir Rishyaçringa qui, au moyen d'offrandes de beurre clarifié, obtint pour Daçaratha la grâce d'avoir un enfant mâle.

Tout ceci se retrouve, on le peut dire, mot pour mot dans le Codex Chimalpopoca. Nous avons déjà parlé de la sécheresse et

de la famine que le ciel déchaîna sur l'empire Toltèque, en punition de l'orgueil de Huémac II, son souverain. En vain, une petite pluie survenue vers la fin de la quatrième année, avait-elle rendu quelqu'espoir aux populations. Elle fut suivie d'une gelée qui fit périr jusqu'aux plantations d'Agave, végétal qui, cependant, sur le plateau d'Anahuac, résiste d'ordinaire aux plus grands froids (1). Un *Macéhual* ou homme du peuple qui se promenait aux environs de la lagune de Chapultepec, poussa jusqu'à la fontaine, alors tarie, qui se trouvait près le palais du roi et s'endormit. Il fut éveillé au milieu de la nuit, par un son étrange et qui croissait d'instants en instants. C'était un filet d'eau, transparent comme le cristal, et qui s'échappait de la cavité du rocher. Le pélerin, au comble de la joie, comprend que ses prières ont été exaucées et que la sécheresse va finir. Se prosternant la face contre terre, il adore Tlaloc, Dieu des pluies et de la fécondité. Relevant ensuite la tête, il aperçoit les *Tlaloqués*, génies qui accompagnent cette dernière divinité. Ils marchaient en file, ceuillant des épis de maïs encore tendre, lesquels naissaient sous leurs pas. Un des Tlaloqués offrit un épi au Macéhual, puis lui en remit toute une gerbe, avec ordre de la porter à Huémac. Aussitôt le ciel se couvre de nuages, l'on voit éclater un terrible ouragan qui annonce le retour de l'abondance et la fin, au moins momentanée, des calamités qui affligeaient l'empire. Sitôt que Huémac eut reçu la visite du pieux Macéhual, il rentra en lui-même, se repentit de ses fautes passées et se mit en devoir d'abdiquer le pouvoir suprême, afin de le transmettre à son fils Acxitl Topiltzin.

L'on voit bien que toute cette légende a été fabriquée par des partisans du culte de Tezcatlipoca, désireux de représenter la chute de l'empire Toltèque, comme une conséquence des fautes commises par les partisans du culte de Quetzalcohuatl, mais

(1) *Codex Chimalp.* d'ap. l'*Hist. des nat. civil.* t. Ier, liv. IV, chap. II p. 366.

à cela près, l'emprunt fait au récit Indien n'est point douteux. L'affinité se manifeste jusque dans les détails les moins importants et, en apparence, les plus arbitraires. Des deux côtés, il est question d'une sécheresse causée par les fautes du Souverain, et elle cesse grâce à l'intervention d'un personnage de grande piété, mais de naissance obscure. Si les bayadères présentent à Rishyaçringa des confitures en forme de fruits, les Tlaloqués offrent au Macéhual, des gerbes de maïs. Il naît un fils à Daçaratha, aussitôt après la visite de l'ascète; c'est après sa conférence avec l'envoyé des Tlaloqués, que le monarque de l'Anahuac abdique en faveur de son fils. Les trésors de Huémac consistaient en pierreries précieuses, en aigrettes de plumes brillantes. L'on nous vante l'abondance des joyaux de toute sorte, aigrettes, etc., possédés par les sujets du prince d'Ayaudhyâ. Peut-être même un retentissement de l'histoire du mariage de Rishyaçringa avec Cansa se serait-il conservé dans celle de Tohuéyo devenu le gendre de Huémac (1). L'on ne saurait nier, en tout cas, que les peuples de la Nouvelle-Espagne ou du moins ceux qui les initièrent à la civilisation, n'aient eu quelque connaissance des poëmes de l'Inde, aussi bien que de nos Livres Sacrés. C'est ce qu'Alexandre de Humbolt avait parfaitement compris, lorsqu'il déclare qu'à ses yeux, le fameux *Téo-Amoxtli* ou Livre Divin attribué au magicien *Huetzin* (emblème de Tezcatlipoca), n'est autre chose qu'une sorte de *Pourâna* Mexicain (2).

H. DE CHARENCEY.

(1) Sahagun, *Hist. general de las Cosas de* N. Espanâ, lib. III, cap. IV, p. 246.

(2) Humboldt, *Vues des Cordilières*, p. 90 Paris, 1813.

Alençon. - E. De Broise. - Déc. 1874.

CHRONOLOGIE

DES

AGES OU SOLEILS

D'APRÈS LA MYTHOLOGIE MEXICAINE

PAR

M. DE CHARENCEY

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE NATIONALE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN.

CAEN

IMPRIMERIE DE F. LE BLANC-HARDEL

RUE FROIDE, 2 ET 4

1878

Extrait des Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

CHRONOLOGIE

DES AGES OU SOLEILS

D'APRÈS

LA MYTHOLOGIE MEXICAINE.

I.

L'abbé Brasseur, dans ses *Recherches sur les Ruines de Palenqué* (1), émet, à plusieurs reprises, cette idée, que la durée assignée par les Mexicains à leurs *Soleils* ou *âges cosmogoniques* pourrait bien avoir un fondement réel. Cette pensée devait naturellement s'imposer à l'esprit du savant auteur qui cherchait, dans le déchiffrement des manuscrits calculiformes, un moyen de reconstituer l'histoire des peuples de la Nouvelle-Espagne, à partir de l'époque glaciaire. Il va sans dire que nous ne saurions partager une telle manière de voir.

Pour nous, il en est des *quatre* ou *cinq soleils* admis par la tradition mexicaine, exactement comme des *quatre âges* de la mythologie indoue. Ce sont des périodes à peu près exclusivement *mythiques*, et le nombre de leurs années nous semble le résultat

(1) In-fol. de 83 pages; Paris, chez Arthus Bertrand (1860).

de certains calculs *astrologiques* ou cabalistiques. C'est ce que nous allons nous efforcer d'établir dans le présent travail. Peut-être les computs chronologiques du *Codex Vaticanus* offriront-ils quelques difficultés. L'éminent Humboldt lui-même, tout en devinant avec sa sagacité habituelle leur caractère *mythologique*, n'était pas parvenu à se rendre entièrement compte du motif qui les avait fait adopter. Ce serait une grande témérité à nous, de prétendre résoudre la question d'une manière plus heureuse que le docte allemand, si nous ne possédions certains documents inconnus encore, au temps où il écrivait. Nous nous bornerons sur ce dernier point à présenter au lecteur l'hypothèse qui nous semble la plus plausible. En tout cas, la comparaison du *Codex Vaticanus* avec divers autres monuments achèvera de démontrer à quel point est inacceptable le système proposé par l'abbé *Brasseur*.

II.

La plupart des écrivains qui se sont occupés des antiquités de la Nouvelle-Espagne parlent de ces mystérieux âges du monde; mais les seuls ouvrages où, à notre connaissance, l'on indique la durée de chacun d'eux, sont les quatre suivants, tous rédigés, sauf le dernier, par des auteurs indigènes.

1° *L'Histoire des Chichimèqus* d'Ixtlilxochitl, qui diffère des trois suivants en ce que le nombre des âges (y compris l'époque actuelle) se trouve réduit à quatre au lieu de cinq.

2° *Le Codex Vaticanus*, dont Humboldt donne un commentaire dans ses *Vues des Cordillières* (1).

3° *L'Histoire des Soleils*, laquelle fait partie du *Codex Chimalpopoca*.

4° *L'Histoire des Mexicains par leurs peintures*, dont l'abbé Brasseur cite plusieurs passages dans ses *Recherches sur les Ruines de Palenqué*.

Cela dit, nous pouvons entrer en matière.

I.

HISTOIRE DES CHICHIMÈQUS D'IXTLILXOCHITL.

L'auteur de cet ouvrage était un descendant des anciens rois de *Tezcuco*. Il affirme que les auteurs les plus distingués du temps de l'idolâtrie, parmi lesquels il cite *Quetzalcohuatl*, pour l'époque antique, et pour l'époque moderne, le prince *Nezahualcoyotl*, son ancêtre, ainsi que *Xiuhcozatzin*, fils du roi *Huitzilihuitl*, admettaient quatre âges du monde (2).

Le *1er âge*, qui commence à la création, se nommait *Atonatiuh*. Il se termine par le déluge universel qui fait périr tous les êtres animés.

Le *2e âge* est le *Tlachitonatiuh*, littéralement « Soleil de terre », ainsi appelé parce qu'il se termina par un tremblement de terre. « Le sol, dit l'annaliste mexi-

(1) Les *Annales de philosophie chrétienne* ont donné de nombreux extraits de cet ouvrage.

(2) Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco*, t. Ier, Ire partie, chap. ier, p. 1 et suiv. (Collect. Ternaux Compans); Paris, 1840.

« cain, s'ouvrit en plusieurs endroits. Les montagnes « s'abîmèrent ou s'écroulèrent, en écrasant presque « tous les hommes. » C'est alors que vivaient les géants appelés *Quinametzin-Tzocuilhioximé.*

C'est pendant le *3e âge,* ou *Ehécatonatiuh,* que les *Ulmèques* ou *Olmèques*, et les *Xicalanques* vinrent de l'Orient s'établir dans le Sud du Mexique. Ils rencontrèrent, sur les bords de la rivière d'*Atoyac,* quelques géants ou *Quinamés*, derniers survivants du désastre qui avait mis fin à l'âge précédent. Ces derniers ayant abusé de leur force physique pour tenir les nouveaux arrivés dans une dure servitude, *Olmèques* et *Xicalanques* recoururent au stratagème employé déjà par les Mèdes pour se débarrasser des Scythes, leurs oppresseurs. Ils les massacrèrent avec leurs propres armes, à la suite d'un festin où ils les avaient enivrés. C'est après ces événements, vers le temps de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'aurait paru le célèbre réformateur religieux *Quetzalcohuatl,* appelé *Huémac* par d'autres narrateurs. Ce saint homme, mécontent du peu de fruit de ses prédications, s'en alla du côté de l'Orient, d'où il était venu, en annonçant son retour pour l'année *cé-acatl.*

Peu de jours après son départ, en l'année *Cé-tochtli*, correspondant à l'an 299 de notre ère, un vent terrible s'éleva qui renversait les maisons, les arbres et même les rochers. Presque tous les hommes périrent, et ceux qui échappèrent à l'ouragan furent, d'après la légende, transformés en *singes.* C'est alors, également, que furent détruits l'édifice et la tour de *Cholulan*, qui était, dit *Ixtlilxochitl,*

comme une seconde Tour de Babel. C'est en raison de la nature du cataclysme qui mit fin au *3e âge*, que celui-ci reçut le nom *d'Éhecatonatiuh* ou « soleil de vent, » dont nous avons déjà parlé, et que *Quetzalcohuatl* en arriva lui-même à être adoré en qualité de Dieu de l'air.

Alors commence l'âge actuel, vers l'an 191 de notre ère, que l'on appelle *Tlatonatiuh*, littéralement « soleil de feu, » parce qu'effectivement cet élément doit causer sa destruction.

On voit combien sont restreints les renseignements chronologiques fournis par l'auteur Chichimèque. Il ne nous fait point connaître la durée des trois premiers âges. En revanche, les dates qu'il nous donne se font remarquer par leur caractère réellement historique; l'époque de *l'Incarnation* de Notre Seigneur Jésus-Christ pour l'arrivée de *Quetzalcohuatl*, ou plutôt de la migration personnifiée sous le nom de ce héros mythique; celle de 299 de notre ère, pour le départ du même personnage.

C'est alors, sans doute, que la puissance de ces émigrants fut brisée à la suite des progrès de populations appartenant au rameau *mexicain* proprement dit. Enfin *Ixtlilxochitl* a le tort de confondre le *Quetzalcohuatl*, chef de la colonie qui s'établit, vers les commencements de notre ère, sur les rives du *Tabasco* et de *l'Uzumacinta*, avec le *Quetzalcohuatl*, réformateur religieux et fils de *Totépeuh Nonohualcatl*, lequel apparut vers le IX siècle de notre ère.

II.

HISTOIRE DES SOLEILS.

Peut-être eût-il semblé plus naturel de consacrer ce 2e paragraphe à l'étude du *Codex Vaticanus*, puisqu'il paraît plus ancien que la conquête espagnole, et antérieur, par conséquent, aux autres documents dont nous aurons à parler. Ces derniers, effectivement, se trouvent rédigés, soit en espagnol, soit en mexicain, mais au moyen de caractères latins. Toutefois, les difficultés toutes spéciales qu'offre la chronologie du *Vaticanus* nous décident à en renvoyer l'examen à la fin du présent travail.

La troisième partie du précieux ouvrage intitulé *Codex Chimalpopoca* est désignée par l'abbé *Brasseur* sous le titre de « *Histoire des Soleils.* » Elle renferme, elle aussi, comme son titre suffit à l'indiquer, un récit détaillé des bouleversements éprouvés par notre globe. Les choses, du reste, s'y trouvent racontées d'une façon assez différente de celles que nous avons vues jusqu'ici.

La première époque du monde, qui dure 676 ans, est terminée par le cataclysme désigné du nom de « Soleil des *Téquanes* ou *Tigres.* » Effectivement, nous dit-on, c'est le moment où ces animaux auraient été dévorés. Ne pourrait-on pas, sans se montrer trop téméraire, supposer qu'ici il y a eu soit altération du texte primitif, soit erreur de traduction ? A coup sûr, il semble plus dans la nature

du tigre de dévorer que d'être dévoré. D'ailleurs, on ne nous dit même pas par qui ces animaux auraient été mangés. Vraisemblablement, l'écrivain indigène a voulu simplement nous représenter ces carnassiers faisant du genre humain leur proie, et l'infidélité seule, soit du copiste, soit du traducteur, lui a fait dire juste le contraire de ce qu'il prétendait énoncer. Une telle rectification nous paraît d'autant plus admissible que, d'après la donnée des races de la Nouvelle-Espagne, le genre humain devait être détruit, puis renouvelé. L'on sait enfin que, lors de la découverte, les Mexicains s'attendaient à voir, au moment de la fin du monde, les femmes se métamorphoser en tigres et se jeter sur les hommes pour les dévorer et tirer ainsi vengeance des injustices dont elles avaient pu être l'objet.

Quoi qu'il en soit, cette crise finale aurait duré 10 mois mexicains entiers, puisque, comme dit le manuscrit, « la ruine définitive du monde arriva au « jour *Chicomé malinalli* (7 lianes), » juste 200 jours après le commencement de la catastrophe. Le même document ajoute que 13 années se perdirent encore, à la suite de la destruction des *Téquanes;* après quoi, tout fut fini. Ce soleil des *tigres* répond au *Tlatonatiuh* du *Codex Vaticanus.*

A cet âge des *tigres* succède celui du *vent*, dont la durée est de 364 ans. Il aurait pris fin au jour *Nahuî-Éhécatl* (4 vents). C'est alors, nous dit-on, que « les « hommes se perdirent, enlevés qu'ils furent par le « vent, et ils se transformèrent en *singes.* Les « maisons, les bois, tout fut enlevé par le vent.

« L'année où ces événements s'accomplirent était « celle de *Cétecpatl* (1 silex). » Du reste, cet âge du vent se trouve désigné du nom de *Quetzalcohuatl*. Une telle attribution convient d'autant mieux à ce dieu, fait observer l'abbé *Brasseur*, que sous le nom de *Éhécatl*, l'on adore précisément *Quetzalcohuatl* comme présidant aux vents, qu'il précède l'orage et la pluie personnifiés sous le nom de *Chalchiuhtlicuyé*, épouse de *Tlaloc*, et déesse des eaux.

L'ère du *feu* ou des volcans arrive au troisième rang et dure 312 ans. Le soleil de cette période est qualifié de *Tlalocan-Teuctli*, avec le titre de « Seigneur des régions inférieures, » d'ordinaire affecté à *Mictlanteuctli*, le dieu des morts et le Pluton de la mythologie mexicaine. L'abbé *Brasseur* donne de cette singulière substitution une explication que nous reproduisons ici sous toutes réserves. C'est, nous dit-il, que dans le codex Letellier, ces régions inférieures apparaissent qualifiées de « Bassin de *Mictlanteuctli*. » C'est là que ce dieu aurait été précipité du ciel, et c'est ce qui nous expliquerait son identification avec *Tlalocan Teuctli* ou *Tlaloc*, le dieu des eaux.

Quoi qu'il en soit, voici de quelle façon cette période prit fin. « Les hommes se perdirent encore une fois, « dit l'auteur indigène, entraînés qu'ils furent par « une pluie de feu, et ils se transformèrent en « oiseaux. Le soleil aussi brûla, et toutes les « maisons brulèrent..... C'était l'année *Cétecpatl* « (1 silex), et dans une seule journée, au jour « *Nahui-Quiahuitl* (4 pluie), que se perdirent tous les « nobles » littéralement « les enfants. »

Enfin, l'âge de l'eau arrive en quatrième ordre et

précède l'ère actuelle. Voici la traduction textuelle du récit que nous fait à ce propos l'annaliste mexicain (1) :

« Celui-ci est le soleil appelé *Nahui-Atl* (4 eau). « Or, l'eau fut tranquille pendant quarante ans, « plus douze, et l'on vivait pour la troisième et la « quatrième fois. Lorsqu'arriva le soleil *Nahui-Atl*, « il s'était passé quatre cents ans, plus deux siècles, « plus soixante et seize ans. Alors tous les hommes « furent perdus et noyés, et se trouvèrent changés « en poissons. Le ciel se rapprocha de l'eau. En un « seul jour, tout se perdit, et le jour *Nahui-Xochitl* « (4 fleur) consuma toute notre chair.

« Et cette année était celle de *Cé-Calli* (1 maison), « et le jour *Nahui-Atl*, tout fut perdu. Les montagnes « même s'abîmèrent sous l'eau. Et l'eau demeura « tranquille pendant cinquante-deux printemps.

« Or, sur la fin de l'année, *Titlahuan* avait pré- « venu *Nata* et son épouse *Néna*, disant : Ne faites « plus de vin d'agave (*Octli*), mais mettez-vous à « creuser un grand cyprès chauve (*Cupressus disticha*), « et vous y entrerez, lorsqu'au mois *Tozontli*, l'eau « se rapprochera du ciel.

« Alors ils y entrèrent, et lorsque (*Titlacahuan*) en « eut fermé la porte, il dit à (*Nata*) : Tu ne mangeras « qu'une seule gerbe de maïs, et ta femme, une « aussi.

« Mais, dès qu'ils eurent cessé, ils sortirent de

(1) L'abbé Brasseur, *Histoire des Nations civilisées du Mexique*, t. Ier (Pièces justificatives).

« là, et l'eau demeura tranquille, car le bois (la « barque) ne remuait plus, et l'ouvrant, ils com- « mencèrent à voir les poissons.

« Alors, ils allumèrent du feu, en frottant des « morceaux de bois, et firent rôtir les poissons. « Les dieux *Citlalliuicué* et *Citlallatonac* regardant « aussitôt en bas, dirent : Seigneur divin, quel est « ce feu que l'on fait là ? Pourquoi enfume-t-on ainsi « le ciel ?

« Aussitôt *Titlacahuan-Tezcatlipoca* descendit. Il se « mit à gronder, disant : « Qui fait ici ce feu ? » Et « saisissant les poissons il leur façonna les fesses, « leur arrangea la tête, et ils furent transformés en « chiens *(Chichime)*. »

La durée du soleil d'eau aurait donc été, on le voit, d'après l'histoire des soleils, de 676 ans. Nous ne nous étendrons pas, du reste, sur le curieux récit qu'elle nous fait du déluge.

Plusieurs traits nous rappellent singulièrement la narration biblique. Ainsi, nous voyons Titlacahuan-Tezcatlipoca, le dieu suprême et invisible de la religion mexicaine, celui qui se rapproche le plus par ses attributs de Jéhovah, prévenir *Nata*, le Noë de l'Anahuac, du cataclysme qui va fondre sur l'univers. Lorsque ce dernier est entré dans la barque, ou plutôt le coffre qui le sauvera de la fureur des flots, Tezcatlipoca a soin d'en fermer la porte. On dirait ces détails empruntés, trait pour trait, à la Genèse. D'après la Bible, l'invention du vin se trouve en relation étroite avec le déluge et la sortie de l'arche. Elle suit presque immédiatement la fin du cataclysme. De même, la déité mexicaine

défend à Nata et à son épouse, prêts à entrer dans leur navire, de continuer à faire du vin d'agave.

Devons-nous admettre que l'auteur mexicain a eu connaissance de tout cela, soit par la lecture de la Bible, soit par les enseignements des missionnaires? La chose ne serait pas, à la vérité, absolument impossible, mais elle semblera fort peu probable, si l'on tient compte du caractère foncièrement indigène de tout le reste du récit.

N'y aurait-il pas, au contraire, tout lieu de supposer ces réminiscences bibliques plus modernes, au moins chez les races de la Nouvelle-Espagne, que le fond même du récit? N'auraient-elles pas été portées en Amérique, vers le Ve siècle de notre ère, par les pèlerins bouddhistes partis des environs de Samarcande, en même temps que le mythe de l'Iranien Djemschid, et l'histoire de *Cuextécalt*, laquelle rappelle tant, on le sait, l'un des épisodes, à la fois, de la Genèse et du Schah-Nameh (1)?

Ce trait de Tezcatlipoca, changeant les poissons en chiens (Chichime), paraît, lui aussi, tout allégorique. Ces Chichimes ne seraient vraisemblablement autre chose que les *Chichimèques*, ou barbares du Nord. Ce nom était spécialement affecté à la tribu qui, dans le cours du XIe siècle, jeta les fondements du royaume de Tezcuco; mais bien que les peuples de la Nouvelle-Espagne confondissent souvent, on

(1) Voy. *Djemschid et Quetzalcohuatl*, n° 2 du tome V des *Actes de la Société Philologique*, et le mémoire de M. d'Eichthal, sur *les Origines Bouddhiqnes de la civilisation Américaine.*

l'a déjà vu plus haut, le souvenir de ces cataclysmes mythiques avec ceux de leur ancienne histoire, une telle date nous paraît trop récente pour que l'on puisse admettre qu'ici le narrateur a eu en vue les barbares fondateurs du royaume de Tezcuco. La difficulté nous semble, après tout, s'expliquer facilement si l'on se rappelle que ce même terme générique de Chichimèques, dont l'étymologie paraît fort obscure, s'appliquait aussi parfois à l'ensemble des peuplades boréales de race Nahuatle, qui envahirent, à plusieurs époques fort éloignées les unes des autres, la vallée de l'Anahuac, et y portèrent le culte de Tezcatlipoca. Cette transformation du nom de Chichimèques en celui de *Chichimes* (chiens), ne tiendrait-elle point, à son tour, à la circonstance suivante : Les Chichimèques ayant, malgré leur origine Nahuatle et septentrionale, subi l'influence de la civilisation toltèque orientale, devenaient naturellement l'objet de la malveillance et des railleries de leurs voisins, restés fidèles à la tradition occidentale (1). Cette antipathie entre les représentants des deux grands courants civilisateurs se retrouve partout en Amérique. Ainsi, nous voyons le rédacteur du livre sacré, qui était Mexicain, au moins par ses croyances et ses mœurs, nous dépeindre la cour et les princes de Xibalba, lesquels étaient des orien-

(1) M. L. Angrand, *Antiquités Américaines* (lettre à M. Daly); p. 35 et 36. Pour l'importance à attacher aux nombres 5 et 4, comme étant ceux des âges du monde. Voy. *Actes de la Société Philologique* (*des couleurs considérées comme symboles des points de l'horizon*), p. 149, 152 et 164 (Notes communiquées par M. Angrand).

taux, sous les couleurs les plus odieuses. C'est même ce qui induisit plusieurs écrivains à ne voir dans Xibalba que l'enfer ou la région des morts. Quant à ces noms d'animaux, décernés comme sobriquets par divers peuples à des races ennemies, l'on en pourrait sans doute citer plus d'un exemple. Nous voyons, en effet, les historiens chinois, par une légère altération de son, transformer le terme de Turks en celui de *Thiou Kioué*, lequel, dans leur langue, signifie littéralement « chiens insolents. » Il est vrai que les écrivains du Céleste-Empire avaient pu être guidés dans le choix d'une telle appellation par cette circonstance que les Turks, ainsi que diverses autres populations de l'extrême-orient, s'attribuaient à eux-mêmes une origine canine.

Quoi qu'il en soit, le déluge aurait, d'après l'histoire des soleils, immédiatement précédé la période actuelle. Cette dernière est dite *Ollin Tonatiuh*, littéralement « soleil de mouvement, soleil qui se meut », sans doute pour indiquer qu'elle dure encore. On remarquera surtout les différences suivantes entre le récit donné par le manuscrit en question et ceux que nous avons étudiés antérieurement. L'ordre d'énumération des cataclysmes se trouve interverti d'une façon aussi bizarre que difficile à expliquer. L'on voit l'auteur mexicain débuter par le Sud, symbolisé par le soleil de terre, pour passer ensuite au Nord, qui a pour emblème le soleil d'air ou de vent. Quant aux deux dernières plages du monde, il eût semblé naturel de commencer par l'Est, réputé favorable, pour terminer par l'Ouest, région certainement regardée comme moins sacrée.

Toutefois, le narrateur agit tout autrement, et cela pour un motif qui nous est inconnu. Enfin, l'on peut, jusqu'à un certain point, ce nous semble, se rendre compte de la raison pour laquelle *Tlalocan-Teuctli*, dieu de l'Orient, s'est trouvé ainsi déplacé et colloqué à l'Ouest. L'on voulait faire jouer, si nous osons nous exprimer ainsi, un rôle capital à Tezcatlipoca, la grande déité des populations de race mexicaine, et le représenter d'une façon toute particulière, comme le patron de la nouvelle génération humaine. Force était donc de lui donner la place occupée dans les autres documents par Tlalocan-Teuctli. D'un autre côté, ne voulant point laisser ce dernier sans emploi, on l'établit à l'Ouest, d'où l'on chassa Xiuhteuctli. Ce dernier, réputé sans doute de moindre importance que son rival, disparut ainsi de la liste des déités protectrices des points de l'espace. On voit donc que, dans l'*Histoire des Soleils*, les antiques légendes offrent des traces de remaniements postérieurs, et que cet ouvrage, rédigé sous l'influence d'idées purement et spécialement mexicaines, semble un résumé des doctrines en vigueur au sein des écoles de la dernière époque. Nous avons une autre preuve de ce fait dans l'emploi du nombre 7, qui remplace le 4 pour la désignation des jours où éclatent les cataclysmes. L'on sait, effectivement, la haute valeur cabalistique assignée à ce chiffre chez les peuples de la vallée d'Anahuac.

Mais, pour en revenir à la question chronologique qui fait l'objet spécial du présent travail, voici les données que nous fournit l'*Histoire des Soleils* :

Une durée de 676 ans se trouve assignée au pre-

mier âge. Le cataclysme qui la termine dure 10 mois ou 200 jours. Puis arrivent 13 années supplémentaires. L'âge du vent, à son tour, dure 364 ans et est suivi de celui du feu qui en dure 312. Enfin arrive la période de l'eau avec une durée de 676 ans, égale à celle du premier soleil, celui des tigres. Dans un passage fort obscur, le texte mexicain ajoute que l'eau fut tranquille pendant 40 ans, plus 12. Que faut-il entendre par là ? Nous serions très-portés à croire que l'auteur indigène veut parler des années qui séparent la fin du soleil de feu des débuts du soleil suivant. C'est ainsi que, plus haut, il nous a déjà mentionné les 13 années supplémentaires n'appartenant à aucun âge déterminé et qui suivent les 200 jours de crise qui mettent fin à la première époque.

Maintenant, si nous additionnons les uns à la suite des autres tous les chiffres fournis par ce document, nous obtenons le total suivant :

Durée de l'âge des tigres	676 ans	
du cataclysme qui le termine .	»	10 mois
des années intercalaires . .	13	
de l'âge du vent	364	
de l'âge du feu	312	
de la période du repos des eaux	52	
de l'âge de l'eau	676	
de l'âge actuel	2	

Nous obtenons ainsi une somme de 2,093 ans plus 10 mois, jusqu'aux débuts de l'époque contemporaine. Nous n'entreprendrons pas de rechercher en quelle année précise l'auteur mexicain fait commencer

cette dernière. Qu'il nous soit permis seulement de faire remarquer que le chiffre de 676, égal à celui des années des deux grandes périodes, résulte de la multiplication de 52 par 13. Or, 52 était juste le nombre des années du petit siècle mexicain, et 13, celui des indictions. Nous nous trouvons donc ici en présence de computs évidemment astronomiques ou cabalistiques et ne répondant nullement à des périodes historiques.

De plus, 312, nombre des années de l'âge du feu, ajouté à 364, nombre de celles de l'âge du vent, nous donne encore ce même total de 676. Si l'on n'accorde pas une durée égale aux deux âges des vents et du feu, c'est que 676 > 2 ou 338 ne se fût prêté à aucune combinaison astrologique. Enfin, les périodes intercalaires présentent encore le même caractère astronomique. Ainsi 52 reparaît comme chiffre des années du repos des eaux, après la fin de l'âge du feu et avant les débuts de celui de l'eau. 13 années intercalaires séparent le cataclysme terminant l'âge des tigres de l'époque du vent.

Les 10 mois marquant la durée de ce même cataclysme sembleront, sans doute, d'une explication moins facile ; n'oublions point, en tout cas, qu'ici il s'agit de mois mexicains, composés chacun de 20 jours.

III.

RÉCIT DE MOTOLINIA.

D'après le vieux conquistador, la première période,

celle de la terre, est appelée « âge de Tezcatlipoca. » Effectivement, ce dieu aurait ajouté une moitié au soleil qui n'éclairait qu'à demi, et se serait même fait « soleil à sa place. » C'est à la suite de tout cela que le dieu aurait créé les *Quinamés* ou géants. Après quoi survint une grande famine à laquelle succombèrent la plupart de ces derniers. Enfin Quetzalcohuatl, s'étant armé d'un grand bâton, en frappa Tezcatlipoca, le jeta dans l'eau, et, lui aussi, se fit « soleil à sa place. » Le dieu déchu, s'étant transformé en tigre ou *Ocelot*, alla précisément, au jour *Nahui-Ocelotl* (4 tigre), dévorer ceux des Quinamés qui avaient échappé à la famine.

Nous n'aurons pas à nous étendre sur le second et le troisième âges qui, d'après Motolinia, seraient ceux de l'air ou du vent et du feu. A la suite de ce dernier arrive le soleil de l'eau, placé sous le patronage de la déesse *Chalchiuhtlicué.*

D'après notre auteur, le déluge qui termine cette période et ouvre l'âge actuel aurait eu lieu en l'an 68 avant notre ère. Nous voyons, qu'à cet égard, l'écrivain espagnol se trouve assez d'accord avec l'indigène Ixtlilxochitl.

Motolinia, dont les calculs offrent tant d'affinité avec ceux de l'*Histoire des Soleils*, s'écarte cependant de l'auteur indigène en deux points. D'abord, il intervertit, on le voit, les chiffres des âges du vent et du feu ; en outre, nous ne voyons pas chez lui figurer ces périodes complémentaires dont parle l'ouvrage précédent, de 13 et de 52 ans. Il ne fait entrer dans son calcul que les années des âges de la nature, ce qui donne :

Age des tigres	676	ans.
» de l'eau.	312	»
» du feu.	314	»
» du vent.	676	»
Total. . . .	1978	»

C'est-à-dire 115 ans de moins que l'*Histoire des Soleils.*

Le vieux conquistador nous rend un service signalé en nous faisant connaître l'époque des débuts de l'âge présent. Il aurait commencé, nous dit-il, en l'an 68 de notre ère. Cette date concorde d'une manière assez remarquable avec celle que fournissent d'autres historiens. Effectivement, nous l'avons vu, Ixtlilxochitl déclare l'époque de l'incarnation et celle de l'arrivée de Quetzalcohuatl à peu près contemporaines, et Veytia fixe en l'an 63 de notre ère l'arrivée, l'apparition du civilisateur américain. Enfin, par une coïncidence digne d'être signalée, c'est encore vers le temps de la venue de Jésus-Christ que plusieurs auteurs placent ce grand concours d'astronomes dans la cité de Huéhué Tlapallan, où la réforme de l'ancien mode de comput donna naissance au calendrier toltèque (1).

En un mot, l'époque actuelle était celle de la civilisation, qui paraît effectivement avoir commencé dans la Nouvelle-Espagne, près de 15 siècles avant le débarquement de Cortez.

(1) Botturini, *Idea de una nueva Historia*, § 1, p. 3, et § 16, p. 120. — Veytia, *Hist. antig. de Mejico*, t. I, chap. IV, p. 332 et 33.

Voilà pourquoi on la place sous le patronage, et, pour ainsi dire, sous l'invocation de Quetzalcohuatl, emblême des premières colonies qui portèrent avec elles la connaissance des arts et des sciences. Au contraire les époques précédentes, antérieures aux développements de la vie policée, sont attribuées d'une façon plus ou moins uniforme aux Quinamés, dont le nom est, en quelque sorte, synonyme d'état sauvage et de barbarie, ainsi qu'à Tezcatlipoca. C'est que le culte de cette divinité terrible, laquelle, sans aucun doute, n'a rien à faire avec les Quinamés, était propre à la race mexicaine, dont les tribus étaient encore barbares lorsqu'elles arrivèrent dans l'Anahuac. Il est vrai que les auteurs ne sont plus d'accord lorsqu'il s'agit de déterminer quel âge appartenait en propre aux Quinamés. Motolinia, ainsi que l'auteur du *Codex Vaticanus*, les place au premier âge du monde. Le rédacteur de l'histoire des soleils qui ne les mentionne pas s'accorde cependant avec l'écrivain précédent, en faisant lui aussi, de cette même période, celle des *Téquanes* ou Tigres. En revanche, d'après Ixtlilxochitl, les géants ou *Quinamés* auraient vécu pendant *l'Ehécatonatiuh*, ou « âge du vent », qui précède immédiatement la période actuelle. Toutes ces contradictions prouvent le caractère purement fictif des computs chronologiques concernant les Quinamés, peuple dont nous ne prétendons pas cependant contester l'existence réelle. Et, de fait, les tribus barbares n'ont guère pour histoire que des traditions plus ou moins vagues, mais généralement dépourvues de dates précises.

Évidemment, celles que nous donnent les monu-

ments mexicains dont on vient de parler sont purement mythiques, les écrivains de la Nouvelle-Espagne ne pouvant avoir aucune notion d'événements remontant à plus de dix-huit siècles avant notre ère. Or, chez presque tous les peuples, cette chronologie fabuleuse trouve sa source dans les données de l'astronomie et les computs du calendrier. Ainsi, nous voyons chacun des millénaires ou périodes de 10 siècles, entre lesquelles les Persans partageaient l'histoire fabuleuse de l'Univers, correspondre à l'un des signes du zodiaque (1).

IV.

CODEX VATICANUS.

Ce manuscrit nous offre en quatre vignettes ou planches l'histoire cosmologique des révolutions subies par notre globe, et des cataclysmes qui marquèrent le terme de chacun des quatre âges déjà écoulés (2). Bien entendu, l'artiste mexicain en admettait un cinquième, qui constitue la période actuelle, et dont, par suite, il n'avait point à nous retracer la fin. Ce document est surtout précieux, nous dit Humboldt, en ce que le nombre d'années à assigner à chaque période, y est marqué suivant les

(1) M. Félix Robiou, *l'Ancien Iran et Zoroastre*; p. 402 du n° du 1er octobre 1873 de la *Revue des Questions historiques*.

(2) Voy Humboldt, *Vues des Cordilières*.

règles habituelles du comput mexicain, chaque année se trouvant désignée par un point ou petit cercle, et chaque ère de quatre siècles, par un *pume*, c'est-à-dire par un cercle plus gros et couronné de quelques courtes lignes droites, assez comparables à des barbes de plume. L'on verra plus loin de quelle façon nous semblent devoir être interprétées ces sortes de chiffres et quels renseignements il convient d'en tirer relativement à la chronologie mythique des âges mexicains.

En attendant, passons à l'examen de la peinture en question.

Le premier âge ou cycle nous y est indiqué, dit Humboldt, comme ayant duré 13×400+6 ou en langage ordinaire 5206 ans. Ce premier âge est dit *Tlatonatiuh*, littéralement « soleil de terre. » C'est celui des géants ou Quinamés que les Olmèques et Xicalanques (sans doute identiques aux Nahous orientaux, compagnons de Gucumatz ou du premier Quetzalcohuatl), prétendent avoir trouvés établis dans l'Anahuac, lors de leur arrivée. La dernière année de cet âge aurait été marquée de l'hiéroglyphe *Cé-Acatl*, littéralement « une canne. » Elle amena une famine qui fit périr la première génération humaine, cette catastrophe commença le jour 4 tigre *(Nahui-Ocelotl)*. « C'est probablement à cause de « l'hiéroglyphe de ce jour, nous dit Humboldt, que « d'autres traditions font périr sous la dent des « tigres ceux des géants qu'avait épargnés la « disette. »

En tout cas, la peinture hiéroglyphique du *Codex Vaticanus* figure cette destruction de l'humanité par

un génie malfaisant, qui descend sur la terre pour en arracher les herbes et plantes alimentaires.

Le second cycle ou soleil du feu *(Tlétonatiuh)* a une durée de 12×400+4=4804 ans. On l'appelle aussi *Tzonchililtéque* ou *âge rouge*. Il se termine par la descente sur terre de *Xiuhteuctli*, le dieu de l'élément igné, en l'année *Cé-Tecpatl* (1 silex) et au jour *Nahui-Quiahuitl* (4 pluie). Les hommes furent tous transformés en oiseaux, et échappèrent à l'incendie, grâce à leurs ailes. Toutefois un couple humain trouva asile dans l'intérieur d'une caverne, et c'est à lui, sans doute, que fut confié le soin de repeupler l'univers.

Ensuite arrive *l'Éhécatonatiuh*, littéralement « soleil d'air ou de vent, » lequel dure 10×400+10=4010 ans. Il se termina au jour 4 *vent* (Nahui-Éhécatl). Le dessin représente quatre fois l'hiéroglyphe du vent ou de l'air. Humboldt présume que la divinité, qui descend sur terre armée d'une faucille, pourrait bien être Quetzalcohuatl, le dieu de l'air. L'instrument dont il est armé exprimerait la violence de l'ouragan, lequel brise les arbres, tout comme le ferait un outil tranchant. Quant aux hommes, ils se trouvèrent changés en singes, ces animaux paraissant avoir été pris comme symbole du vent, aussi bien dans l'Inde que chez les races de la Nouvelle-Espagne.

Enfin, le quatrième cycle est celui de l'eau *(Atonatiuh)*; sa durée est de 10×400+8=4008 ans. Il se termine par une grande inondation, qui commence l'an Calli, le jour 4 eau *(Nahui-Atl)*. Tous les hommes sont changés en poissons, sauf un individu

et sa femme qui se sauvent dans un bateau fait du tronc d'un *Ahuéhuéte* ou cyprès chauve (Cupressus disticha). Le dessin représente *Matlalcuéyé*, déesse des eaux et compagne de *Tlaloc*, s'élançant vers la terre. *Coxcox*, le Noë du Mexique et son épouse *Xochiquetzal*, littéralement « Quetzal fleuri, » apparaissent assis sur un tronc d'arbre, couvert de feuilles et flottant au milieu des eaux; ce déluge aurait d'ailleurs été le dernier cataclysme par lequel notre globe se trouva bouleversé.

Plusieurs remarques doivent être faites au sujet de cette intéressante peinture et de son déchiffrement. Le simple exposé qui vient d'en être donné ne permet guère de méconnaître la corrélation intime établie par les peuples de la Nouvelle-Espagne entre chacun des âges du monde ou plutôt chacun des *soleils* qui le terminent, un élément et une sorte d'animal particuliers. Ce point, il est vrai, a parfois été révoqué en doute, mais les dénégations de quelques auteurs ne sauraient prévaloir contre le témoignage unanime des monuments et traditions indigènes. A l'âge de la terre correspond un carnassier quadrupède, c'est-à-dire un animal essentiellement terrestre. L'âge du feu se trouve caractérisé par l'oiseau; celui de l'air, par le singe; enfin le cycle de l'eau, par le poisson. L'on conçoit, sans qu'il soit besoin de les expliquer plus au long, les motifs de convenance qui donnèrent naissance à cette symbolique animale, si notablement différente de celles que nous avons étudiées précédemment.

De plus, on remarque que l'auteur mexicain,

tout en commençant par le sud, que caractérise l'élément de la terre, suit dans le mode d'énumération des cataclysmes, mis en rapport avec les points de l'espace, une marche pour ainsi dire inverse de celle que nous avons vue généralement adoptée jusqu'à présent; c'est-à-dire qu'il passe du sud à l'occident, puis au nord, pour finir par l'est, au lieu de prendre par l'orient, le nord, et enfin l'occident. Ainsi, le second de ses soleils est celui de feu; or nous savons que cet élément se trouvait sous la protection de *Xiuhteuctli*, le patron de l'ouest. Le troisième, c'est celui de l'air; or Quetzalcohuatl, le dieu de l'air, présidait au nord; enfin, l'eau, nous l'avons vu, était affectée à l'orient, et c'est précisément par le déluge que finit la série.

Observons de plus que les années où commencent les cataclysmes sont toujours marquées par le n° 1 des hiéroglyphes d'indiction. Ainsi l'on a *Cé-acatl* pour le soleil de terre ou la fin de l'âge terrestre, *Cétecpatl* pour celui de feu. L'on ne nous indique pas le numéro de l'année *Calli* où commence le déluge; mais, d'après ce qui vient d'être dit, on doit supposer que c'est le premier. Enfin, si le commentaire ne nous fait pas savoir en quelle année se termine l'âge de vent, il suffit de raisonner par analogie, pour être bien sûr que cela a dû être en *Cétochtli*, puisque ce dernier hiéroglyphe est le seul des signes d'indiction qui n'ait point encore figuré dans la série.

Au contraire, pour les jours, ils sont toujours précédés du chiffre quatre. Ainsi l'on a *Nahui-Ocelotl;*

Nahui-Éhécatl, etc., etc. C'est encore un moyen de faire ressortir la valeur cabalistique attribuée à ce chiffre, spécialement considéré comme étant celui des points de l'horizon. Enfin, n'oublions pas de signaler ce fait que l'artiste mexicain a souvent, mais non toujours, donné pour hiéroglyphe de l'année du bouleversement, celui qui dans le calendrier précède le signe assigné au jour de ce même événement. Ainsi, par exemple, si *Ocelotl* est le nom du jour, *Acatl* sera celui de l'année où se manifesta le soleil de terre. Or précisément *Acatl* était le 13e jour du mois mexicain, tandis qu'Ocelotl en était le 14e. Notre observation, au reste, nous nous empressons de le reconnaître, ne s'appliquerait point aux époques de *l'Atonativh* ou déluge, attendu que *Calli* arrive au 3e rang des jours dudit mois, et *Atl* seulement au 9e.

Les explications dans lesquelles nous venons d'entrer auront au moins pour résultat de faire voir à quel degré de minutie les Mexicains portaient le goût du symbolisme. Après les Sémites, nulle race peut-être n'a poussé aussi loin la passion pour les calculs cabalistiques. C'est ce dont on trouvera de nouvelles preuves dans le cours de ce travail. Le tableau suivant (p. 28) offrira une idée de la symbolique du *Codex Vaticanus*, en ce qui concerne les âges du monde.

L'ensemble des années indiquées par le *Codex Vaticanus* donnerait un ensemble de 18028 ans, rien que pour l'espace écoulé depuis la création jusqu'à la fin de la 4e période. C'est une durée beaucoup plus considérable que celle indiquée par les récits précé-

TABLEAU DE LA SYMBOLIQUE MEXICAINE PAR RAPPORT AUX SOLEILS ET AGES DU MONDE, SPÉCIALEMENT D'APRÈS LE CODEX VATICANUS.

Age du Monde.	Soleil ou crise terminant cet âge.	Jour du Soleil.	Année du Soleil.	Animal corresp. à l'âge et au Soleil.	Point de l'espace correspondant.	Déité correspondante.
a. de terre.	*Tlatonatiuh* (Soleil de terre).	*Nahui-Ocelotl* (4 tigre).	*Cé-Acatl* (1 canne).	*Tigre.*	*Sud.*	*Tonaciyohua.*
a. de feu.	*Tlétonatiuh* (S. de feu) *Tzonchilitèque* (âge rouge).	*Nahui-Quiahuitl* (4 pluie).	*Cé-Tecpatl* (1 silex).	*Oiseau.*	*Ouest.*	*Xiuhteuctli.*
a. d'air ou *de vent.*	*Ehécatonatiuh* (S. de vent).	*Nahui-Éhécatl* (4 vent).	*Cé-Tochtli* (1 lapin).	*Singe.*	*Nord.*	*Quetzalcohuatl*
a. d'eau ou *déluge.*	*Atonatiuh* (S. d'eau).	*Nahui-Atl* (4 eau).	*Cé-Calli* (1 maison).	*Poisson.*	*Est.*	*Tlalocan-Ocelotl.*
a. actuel.	(S. de nuit).	?	?	?	*Centre.*	*Tonatiuh, Soleil de nuit.*

dents. Le résultat se trouverait, à la vérité, bien différent, si l'on adoptait la façon de voir de l'abbé Brasseur. Frappé sans doute de cette circonstance que les nombres donnés par le Codex suivent une série pour ainsi dire décroissante, il en a conclu qu'ils devaient indiquer le nombre d'années écoulées depuis le commencement de chaque âge jusqu'à l'époque où le manuscrit fut rédigé, époque qu'il fixe d'une façon approximative, mais passablement arbitraire, à l'an 1500 de notre ère (1). Du reste, ce dernier détail semble importer assez peu. Ce qui nous intéresse spécialement, au point de vue des combinaisons astrologiques, c'est la durée absolue de chaque âge. Dans l'hypothèse de notre docte compatriote, le 1er âge donnerait un total de 402 ans (de 5706 à 4804); le second en fournirait un de 794 ans (de 4804 à 4010). Il est vrai que la durée du 3e, composée de deux ans seulement (4010 à 4008), semblerait extraordinairement courte et pourrait être citée comme un argument puissant contre le système proposé. Enfin, la durée du dernier âge reste des plus hypothétiques, car, d'abord, la date de 1500 de notre ère, assignée à la rédaction du *Codex Vaticanus*, n'est nullement certaine. En outre, il semble peu conforme aux habitudes des annalistes indigènes de baser leurs computs sur l'époque même où ils écrivaient. D'après l'exemple à nous fourni par l'*Histoire des Soleils*, il est plus probable que l'auteur du manuscrit aura fait partir ses calculs de la fin du

(1) Abbé Brasseur de Bourbourg, *Le Livre sacré*, introd., p. LXVI (en note).

4e âge et du commencement du 5e âge, ou âge présent. Or, c'est cette date que précisément il ne nous indique pas.

En tout cas, les 794 années du 2e âge, d'après le *Vaticanus*, pourraient bien avoir été obtenues par le procédé suivant :

Au chiffre 260, produit de 20, nombre des jours du mois, par 13, nombre de l'indiction, l'on ajoute successivement 104, nombre des années du grand siècle mexicain, puis 20, puis 13. Cette opération terminée, on la recommence et l'on ajoute l'un à l'autre le produit des deux additions. C'est ce que fera facilement comprendre le tableau suivant :

20 × 13 =	260	260
	104	104
	20	20
	13	13
	397	397
Total égal.	794	

Quant au nombre d'années des deux autres périodes (402 et 2), il serait difficile de trouver en eux les éléments d'une combinaison conforme aux principes de la symbolique mexicaine, si l'on n'admettait qu'ils dussent s'additionner l'un à l'autre. L'on obtient, dans ce cas, le chiffre 404. Or, l'on sait le rôle que jouait ce nombre de 400 dans la symbolique des peuples de la Nouvelle-Espagne ; il marquait le point de départ d'une nouvelle série d'unités, comme 1000 chez nous. On s'expliquerait donc sans trop de difficulté qu'une certaine valeur cabalistique lui ait

pu être assignée. Quant au nombre 4, il en a déjà assez été question pour n'avoir point à en parler ici. Quoi qu'il en soit, on ne saurait s'empêcher de reconnaître dans les données du *Codex Vaticanus* les éléments d'une symbolique des nombres, plus compliquée sans doute que celle de l'*Histoire des Soleils*, mais offrant néanmoins avec cette dernière la plus grande affinité.

Caen, Typ. F. Le Blanc-Hardel.

3 2044 017 908 807